

Errements de la vérité

Si une pulsion pouvait déjouer toute résolution, aussi déterminée soit-elle, l'expérience qui en découlerait serait-elle accessible à notre besoin de signification ? Cette histoire nous invite à aborder la réponse sous l'angle instable des libertés.

Une nouvelle par **MARX TEIRRIET**

Puis chacun répéta le nouveau nom de l'autre et en fut par ce rituel ancestral, rebaptisé. Kadyl. Milomenn. Depuis la demi-pénombre de la salle commune du foyer pour pupilles Doâmas Rakam, leur poignée de main - ferme pour des enfants de leur âge - scellait une alliance : par ce mélange infime de sang, qui faisait des frères de générations de soudards, ils s'engageaient à affronter ensemble l'adversité dont ils craignaient la fortune les accabler.

Plus tard, bien plus tard, cependant que tous deux étaient jeunes pères et maris, Kadyl aura accepté silencieusement de suivre son frère vers ce qui deviendra leur ultime projet, cédant à un élan instinctif prenant sa source dans ce pacte oublié. Un imperceptible acquiescement, un rictus figé scelleront l'affaire. À la suite de quoi leur existence aura été vouée à ce destin forcé et ne s'achèvera qu'au terme de leurs desseins féroces. À quelques heures d'intervalle, les deux complices seront morts ; non pas de la façon qu'ils envisageaient lorsque, étendus sur le matelas à même le béton ciré de la cave, leurs yeux brillaient autant des volutes de *weed* que de l'assurance d'avoir pris la bonne décision, non ! ni en héros ni en justiciers. Ils mourront ainsi que de simples mortels. À l'instar de tant d'autres avant eux, ils s'inscriront dans le ballet des secrets et de l'horreur.

Pour l'heure, la dépouille décérébrée de Milomenn termine de refroidir entre les mains des médecins légistes de la capitale, tandis que Kadyl s'appête à affronter une brigade complète des Forces d'Intervention et d'Élimination du Risque. La fraîcheur de la nuit pénètre l'appartement à partir du mur laissé béant après que la détonation a descélé, il y a quelques minutes, la fenêtre et les volets du salon. Recroquevillé dans la baignoire de la minuscule salle de bains où il est retranché, un casque antibruit sur les oreilles et sa kalash armée, Kadyl pense à la femme de son frère. Une sensation de crampe au niveau des côtes le saisit à chacune de ses inspirations. Songer à Eïâ le met d'humeur acerbe. Il se gausse, s'esclaffe sans que l'on puisse discerner, dans ce timbre perçant resté adolescent, la détresse infinie du mépris. C'est elle, Eïâ, qui a trouvé cette planque. Les ouvertures au rez-de-chaussée devaient offrir à une éventuelle fuite précipitée des

échappatoires supplémentaires ; mais les issues sont devenues des accès. Pourtant, ce n'est pas la raison qui porte sa mémoire à la convoquer. Kadyl sait que sa belle-sœur ne pleurera pas la mort de son mari, tombé en combattant. À l'opposé, que penserait-elle de la sienne ? Serait-elle d'une quelconque consolation vengeresse ? Au fond, que peut-il lui être reproché ? La sensation de serrement du thorax s'intensifie. Qui veut parler de trahison ? Malgré tout, n'a-t-il pas une nouvelle fois fait montre d'allégeance en allant exécuter ces vieux *ouïdjés*, au lieu de se retrancher directement ici ? Il ronge des débris de mots entre ses dents serrées.

ter – épaulé par Milomenn, debout à ses côtés depuis le début, quels qu'aient pu être leurs différends. Seul son frère n'a jamais failli à leur amour, fidèle à toutes les promesses. Le cadet se comble de reconnaissance à l'idée d'avoir éprouvé cet attachement. Il pivote vers l'arrière et observe le plafond. Les écailles de peinture luisent comme le reflet des étoiles sur une mer grasse : constellation de la décrépitude. Toute la misère qui l'entoure lui est si familière qu'il ne la discerne plus. Elle ne lui a jamais cédé malgré ses efforts pour échapper au destin programmé par un monde trop étroit pour ses rêves et ses passions. Alors il s'est emparé de la dignité

« On m'a laissé sortir pour respirer - entre quatre murs toujours, mais à ciel ouvert. »

JULES VALLÈS, *L'insurgé*

Quelqu'un de suffisamment près et de bien informé pourrait y concevoir des excuses mâtinées de lamentations. Mais il est seul et personne ne l'entend. Puis, dans un acquiescement compulsif, il comble le vide qui le cerne d'un rire triste et bruyant, somme toute effrayant. Puisqu'elle était au courant de tout, elle devait savoir ce qui se tramait. Elle a toujours été, en toute chose, la complice de mon frère. Je lui cracherais à la gueule si elle venait me supplier, me pardonner. Et puis de hurler à l'intention de la noirceur redoutée de la nuit : « Si vous approchez, je fais tout sauter ! Vous entendez ? Je fais péter tout le quartier ! »

Cette mort ne manquerait certes pas de panache. Car Kadyl comprend bien que sa vie approche du terme. Or, il se sent en capacité d'agir sur sa conclusion. Il faut dire qu'il a toujours perçu la nécessité de choisir un camp mais, à cette heure ultime de son existence, nous pouvons comprendre que l'injonction se fasse plus pressante. Quel est son parti ? Toute sa vie n'a été qu'une lutte : pour survivre, pour s'imposer, pour exis-

ter que son frère lui a offerte, manifesté du courage à ses côtés, adopté la Doctrine, sincèrement malgré les obstacles. Il a même... et pour la première fois depuis le début de cette folle journée, il songe à sa femme et à son fils ; l'évocation des effluves épicées des heures de repas et les éclats de rires du petit agissent tel un baume apaisant l'espace d'un court instant. Comment vont-ils le juger, eux qui apprendront le principal par la presse ? Un profond sentiment d'injustice le déborde. Il n'a jamais eu aucune chance de s'en sortir, de ces impasses et trop peu de force pour écarter les limites.

Kadyl se met à chialer et il s'en veut pour cela. Ses frissons évoluent en tremblements. D'abord les jambes, puis le buste. Éclairé par la lumière vacillante de la pièce d'à côté, le guerrier cherche du regard de quoi se couvrir : une couverture, une serviette de bains. Son repli a été précipité par les événements. Même alerté et attentif, l'action confère souvent l'urgence. Il est sur le qui-vive, ne lâchant pas du regard l'extérieur d'où il envisage un danger mortel le guetter. Mais ce n'est pas encore le moment. Un long soupir l'étreint jusqu'à l'apnée lorsque ses longs doigts osseux enchâssent son crâne. Il croit ses phalanges prêtes à pénétrer le cuir chevelu jusqu'au sang, lorsqu'il reprend son souffle dans un halètement oppressé. Son corps impose sa volonté, une nouvelle fois. Les genoux pressent les parois d'émail et l'intégralité de ses membres se tend au maximum de l'espace disponible, comme pour se fuir les uns les autres. Mais la douleur est encore trop douce pour infléchir les aspirations de ses muscles : alors ils poussent, ils tirent, se contractent jusqu'à la crispation. Son esprit a perdu le contrôle du royaume de chair et d'os sur lequel il régnait en despote depuis un long temps, roitelet divin aveugle et sourd aux vigies. Seule la nausée lui est épargnée. Sans doute est-ce le fruit de l'efficace anti-vomitif pris ce matin avant le départ. Dans un éclair d'adrénaline et de lucidité, il réajuste son masque oculaire afin de prévenir toute tentative de déstabilisation cognitive aux *flashbangs*. Ces grenades assourdissantes produisent une forte secousse sonore simultanément à un flash de lumière aveuglante. Cela prend aux tripes, fait vibrer les viscères et paralyse tous les sens. Heureusement, il est aguerri. Ses automatismes agissent : quelques gestes simples, précis, répétés lors des nombreuses heures d'entraînement et de simulation. Kadyl est un soldat entraîné, recruté par son frère pour la confiance qu'ils s'accordaient réciproquement.

Le monde s'est réduit à la lucarne ouverte lors de la première offensive. La nuit de la ville lui paraît moins dangereuse à présent que l'habitude a installé sa ritournelle dans le décor de lumières électriques et de fantômes parfaitement immobiles. « Seul le Puissant sait et

PORTRAIT I
PAR CORINNE GICQUEL - ACRYLIQUE SUR PAPIER, 240 X 320 MM



Il est mon guide invisible ». La peur quitte le militaire qui abandonne sa conscience à une doctrine. Il en a fait l'expérience. « L'armée des ombres est en marche et Son plus fidèle bras vengeur est prêt à accomplir son destin ». Vivre ou mourir, mais surtout tuer de cet ennemi infidèle. Mais qui est cet adversaire nuisible et hostile ? Ses armes seraient-elles pointées dans sa direction s'il n'y avait ce qu'il a commis. « Je ne suis pas un tueur ». Où est son armée ? « Je ne suis pas un tueur, je suis un soldat ». Il n'y a que des idées à venger de la contradiction, pas de population à défendre, que des symboles contre des vies. « Je ne suis pas un tueur ». Pas de peuple uni derrière sa cause, la leur, celle du Puissant ; quelques frères d'arme autour de la Doctrine. Où est sa responsabilité ? On peut se demander d'ailleurs si ce principe lui est encore accessible. Ses actions sont-elles uniquement le fruit d'une réaction ? Kadyl ne parvient plus à s'en convaincre, ni à se persuader du contraire. Il est pétrifié dans un brouillard indistinct.

Depuis que toute connexion a été coupée avec l'extérieur, il n'y a pas d'eau, ni d'électricité, ni davantage de réseau GSM qui accèdent jusqu'au repaire de Kadyl - sorte de Robinson urbain. À la façon de l'illustre naufragé dont il a étudié les aventures au collège, Kadyl n'abandonne pas une once de découragement à l'espoir. S'il peut atteindre les bosquets dont il aperçoit le commencement et qu'il sait mener jusqu'au parking de derrière, il pourra s'enfuir, voler une voiture, ou plutôt une moto. Cependant, qui rejoindre ? où trouver refuge ? Une chaleur humide monte depuis l'aine. Sans qu'il n'y prête attention, l'urine se répand vers le siphon. Il remue les jambes et ressent l'engourdissement. Le gilet

pare-balle diminue sa dextérité. Il replie les genoux sur sa poitrine puis tend les jambes, active ses doigts pour saisir un objet palpable sinon visible. Son corps se contorsionne faisant basculer le poids de ses appuis des épaules au bassin. Pas de bruit, personne à l'horizon, le négociateur a dû se retirer dormir avant l'assaut. Kadyl ressemble à un félin. Lentement, il se glisse jusqu'au mur qui sépare sa retraite de la pièce principale. Avant de s'engager dans le chambranle, il lance un dernier regard de contrôle dans le grand miroir au dessus du canapé. Un éclat, minuscule mais persistant, l'intrigue. Il cherche à en déterminer la cause. Un quelconque voyant, mais quoi ? Il n'y a plus d'électricité ! Des ombres bougent et l'éclat se multiplie. Ils arrivent ! Ils sont déjà là ! Comment ne les a-t-il pas repérés avant ?

Tout ce qu'il y a de haine adressée à l'inéluctable - lequel depuis la nuit des temps remplit son œuvre, tout ce qu'il y a de rage dans le geste qui ne peut s'accomplir, l'entière de la douleur du bas ventre, de la peur qui saisit la proie, l'ensemble de cette vitalité acculée se concentre dans un mouvement vers l'avant. Par à-coups successifs, Kadyl rompt la trajectoire de sa déroute dans l'espoir vain d'échapper aux impacts. La mâchoire compacte, les épaules basses et les muscles contractés à tout rompre, il heurte les meubles, trébuché, se relève et progresse vers la sortie. Lorsqu'on entend une voix humaine pourfendre la fumée et le concert des armes automatiques. Ce cri, ce n'est pas l'expression d'un effroi ; mais la manifestation d'un corps pour traduire la prédestination mystérieuse d'une conscience : « haAAAA ! »

* *
*

Face à la télé, l'homme joue à la console. Sur sa droite, la femme passe l'aspirateur. Nous les connaissons, tout au moins de réputation. Elle, c'est Eïâ. Elle a ouvert en grand la porte-fenêtre. Le chahut du parking ploie par dessus la rambarde métallique du balcon. Le soleil terme de la fin de l'automne entre presque parallèlement au sol. Lui, c'est Milomenn. Assis sur l'arrête du canapé, il est en débardeur malgré l'air vif, en bas de survêtement et des claquettes sous ses pieds nus. Il est fort et elle aime ça, le regarder, savoir que cette puissance physique peut inspirer la peur, maîtriser n'importe quel être sur cette terre et au-delà. Il augmente le volume de l'enceinte portative. On croit reconnaître un prêche, le témoignage d'un vétéran, ou peut-être les deux. Ce n'est pas certain car nous ne maîtrisons pas encore assez bien cette langue. Une neige de poussières languit dans le sillon du moteur ronronnant qu'un rai de lumière semble poursuivre sur la scène désuète. Le duetto tourne sur le tapis. Elle est gracieuse et il aime ça, le privilège de profiter seul de sa beauté la plus intime, le parfum de sa peau hâlée, mais surtout la confiance sans appréhension de ses longs regards.

Tout est prêt. Les lieux ainsi que les corps. Chacun dans la solitude de sa pièce va pouvoir s'adresser au Muet. Le rite est un des rares moments de leur vie que les époux ne partagent pas. Ils ont l'habitude et, s'interroger à ce sujet leur semblerait probablement incongru. D'une famille pratiquante, Eïâ a été initiée très jeune à la Doctrine. Et puis, de goûters entre jeunes filles en conseils d'étudiantes, en passant par des recherches plus personnelles au sein de sa communauté de cœur, elle a rencontré Lasiate. Plus exactement sa femme ; mais c'est Lasiate qui lui a présenté Milomenn. Le couple s'est accordé en moins de temps qu'il n'en faut à un aveugle pour tendre exactement les cordes d'un piano. Milomenn exècre la musique. Sa pratique et son écoute sont prosrites chez lui. Et partout où il se rend, d'ailleurs. Sa lecture rigoureuse de la Doctrine a fini par éloigner son épouse de ses beaux-parents. L'amour de l'enfance ne s'est pas mué en affection (ce qu'il est courant de constater entre enfant et parents), mais en affliction (non moins courant, avouons-le). Toutefois cela ne l'émeut point, Milomenn.

On dit parfois que de l'amour à la haine, il n'y a qu'un pas. Dans ce foyer, ces deux sentiments cohabitent et se nourrissent l'un de l'autre. Ils forment les fondements de la relation qui unit nos deux tourtereaux. Plus le ménage décèle dans les actualités quotidiennes un quelconque complot - le plus souvent *ouïdjé*, il nous faut bien l'indiquer - plus la haine du couple grandit, et davantage encore s'en trouve-t-il resserré par un lien indéfectible. Voyez comme ils sont beaux ! Lorsqu'elle entend son mari rouer de coups l'écran bleu de son ordinateur, à cause d'une injustice à l'égard de leurs frères et sœurs opprimés, il n'est pas rare qu'Eïâ se faufille dans son dos pour glisser ses mains sur les pectoraux de son homme, les bras serrant son torse athlétique et la tête à plat en dessous de ses omoplates. En cet instant secret, elle se laisse bercer aux battements hardis de son cœur. Car il en faut du courage pour vivre au milieu de ses ennemis. Alors, afin de la rassurer, cet époux attentif et tendre se calme et promet à la femme de sa vie toutes les vengeances que les privations rêvent d'assouvir.

Rares personnes n'ont été aussi fusionnelles que ces deux-là. Sans doute est-ce parce qu'ils ont mûri ensemble, chacun soutenant l'autre dans son accès à la maturité. Il ne surprend donc plus grand monde qu'ils partagent également des convictions au point que l'un puisse terminer le propos de l'autre. Il y en a une en particulier qui a joué un rôle déterminant dans leur devenir : la certitude que l'alternative à leurs croyances n'existe pas. Que le lecteur nous comprenne bien ; nous ne parlons pas ici de la possibilité d'être affecté par une opinion contraire ou d'y voir la source réfutée d'une vision différente. Non ! Cet homme et cette femme sont unis par une sorte d'affectation universelle au bien qui rend toute voix univoque. Et pour les faux timbres qui entacheraient cet accord parfait, un châtement unique également : le trépas. Cependant, le véritable amour n'est-il pas fait de ce bois-là ? Enfin ! ne nous égarons pas et revenons à nos amants.

À présent, la dette de la vengeance va pouvoir être soldée. Tout semble indiquer que les choses vont bien se passer. Le plan se met en place, les contacts sont sûrs, les informations plus précises sur les lieux et les cibles devraient être communiquées prochainement. Les nuages s'effilent derrière eux. Derrière eux, la prison et les humiliations. Le couple est déjà inscrit dans l'action. Ensemble, ils se sentent irrésistibles. Reste à convaincre son frère. Ce n'est pas que Kadyl puisse ne pas être en accord sur le fond. Il comprend l'ennemi héréditaire - les *ouïdjés*, et celui de circonstance - l'État et ses armées de mercenaires. Mais parfois, son petit frère occupe des silences qui inspirent à Milomenn de l'inquiétude voire une douce colère. Après l'entraînement et le troisième rite, ils rentreront dîner. Puis, à leur

Nouvel onglet x +
www.infomonde.org Recherche

5^e JOUR DU PROCÈS DES ATTAQUES DE MARS.

Les coaccusés impliqués dans la logistique nient toute connaissance des intentions des terroristes :
« Nous sommes des complices malgré nous, nous sommes des victimes ».

SUIVEZ L'AUDIENCE EN DIRECT.
19 septembre - Mélanie Tassor

LIVE

16:20 « SON FRÈRE ? VOUS VOULEZ DIRE SON AMI »
BLERINA H., L'ÉPOUSE DU TERRORISTE KADYL : J'étais au courant de rien. Kadyl m'a dit qu'il partait en voyage quelques semaines... au plus un, maximum deux mois. Et ça a duré 6 mois avant que je le revoie.
MAÎTRE PILLO-KERBOT : Cela lui était-il déjà arrivé auparavant ?
BLERINA H. : Oui, de temps en temps. Et y'a un an, il était parti longtemps en pèlerinage, avec son frère.
MAÎTRE PILLO-KERBOT : Son frère ? Vous voulez dire son ami, son meilleur ami ?
BLERINA H. : Il considérait Milomenn comme son frère.

...

15:07 « NOUS TOMBONS DES NUES »
LE PÈRE DE LINNET B. : Non, nous ne savions pas qu'elle se faisait appeler Eïâ ; nous tombons des nues ! Si elle a fait tout ce qui a été dit, tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'ils ont fait... Aujourd'hui, nous sommes des parents qui ont perdu leur fille.
LE PRÉSIDENT : Mais votre fille n'est pas morte ! Elle est même sur le banc des accusés. Saviez-vous qu'elle s'était mariée religieusement au dénommé Milomenn ?
LE PÈRE DE LINNET B. : Nous ne savions rien. La fille que nous avons aimée et élevée est morte lorsque les balles de ces terroristes ont tué.
LE PRÉSIDENT : Ressentez-vous de la tristesse pour votre fille ? Vous ne semblez pas très atteint par la situation.
LE PÈRE DE LINNET B. : Nous avons bien élevé notre fille. On lui a enseigné le respect de la vie, dans la Doctrine. C'est la volonté du Puissant d'avoir fait de nous des désenfantés.

...

14:15 L'ENTOURAGE FAMILIAL
Sont appelés à la barre les parents de BLERINA H., l'épouse du dénommé Kadyl.
AVOCAT GÉNÉRAL : Vous étiez déjà à la retraite à cette époque. Votre fille est revenue vivre chez vous. Cela vous a-t-il semblé étrange ?
LE PÈRE : Non, elle était la bienvenue, c'est normal. Elle était seul avec son garçon... presque pas de revenus.
LA MÈRE : Nous étions contents d'avoir le petit un peu plus souvent.

14:12 L'AUDIENCE EST REPRIS

12:41 AUDIENCE SUSPENDUE
L'audience reprendra à 14h10

...

11:29 « DE L'AIDE À UN AMI »
LINUS K., LE LOGEUR : « Un ami vous demande si vous pouvez l'héberger, vous lui demandez pourquoi, vous ? » Réponse de l'AVOCAT GÉNÉRAL « Si c'est pour plus de six mois, probablement !
Si c'est pour préparer un attentat, sûrement ! »

...

09:57 « UN HOMME D'AFFAIRES »
WILLIAM B., le fournisseur d'armes : « Je fais du biz, pas plus. C'est des fous eux ! Moi, c'est tranquille, un petit business familial. »
LE PRÉSIDENT : « Vous appelez le trafic d'armes et de drogue, des petits business familiaux ? »
WILLIAM B. : « Je suis un homme d'affaires ! Je vendrais des cigarettes et de l'alcool si ça *rapporterait* autant que les armes et la drogue. Je cherche pas les miettes, moi c'est du lourd ou rien. Les fourgons... ».

09:42 LA QUESTION DES ARMES
Le Président demande à William Besos, le fournisseur présumé des armes, s'il connaissait les terroristes.
WILLIAM BESOS : Je les connaissais, mais en braqueurs, pas comme ça. Quand y avait une magouille à faire, on était là. Mais ça... J'ai été choqué de voir ça, à la télé, tout ça. Moi, la religion c'est pas ma came.
AVOCAT GÉNÉRAL : Et c'est quoi votre came Monsieur Besos ?
WILLIAM B. : Comme tout le monde : le blé, le pouvoir aussi. Mais je tue personne. Et... c'est pas moi qui les ai convertis à quoi que ce soit. Je suis pas plus responsable de tout ça que vous, ou les autres qui sont morts.
AVOCAT GÉNÉRAL : Mais c'est quand même vous qui avez fourni les armes !
WILLIAM B. : J'ai pas appuyé sur la gâchette. *J'aurais* su, je me serais éloigné d'eux.
AVOCAT GÉNÉRAL : Et peut-être auriez-vous même contacté les forces de l'ordre pour éviter la tragédie...
On se moque de cette cour !

...

Le procès d'un attentat hors-norme. Du lundi 15 septembre au mardi 30 septembre, 5 accusés doivent répondre d'avoir apporté leur soutien aux terroristes pour les aider à perpétrer les attaques de mars dernier. Des zones d'ombre ont persisté longtemps sur le déroulé des événements tragiques, en particulier sur la mort du terroriste Milomenn ou l'assassinat des anciens voisins du dénommé Kadyl durant sa cavale. Les espoirs sont forts pour voir ce procès public lever les doutes et permettre aux familles d'effectuer leur deuil.



PORTRAIT III
PAR CORINNE GICQUEL
ACRYLIQUE SUR PAPIER,
240 X 320 MM

habitude, ils laisseront Eïâ à ses tâches et se rendront à la cave parler un peu affaires. C'est le moment que choisira Milomenn pour aborder les sujets importants.

La cave était un lieu étrangement neutre qui contrastait avec les barres d'immeuble délabrées, lesquelles s'élevaient au-dessus en empilement de centaines de logements obsolètes. Les parois lisses de ce réseau souterrain offraient à la vue des habitués un blanc immaculé tandis que les portes, lourdes et épaisses, pivotaient lentement. Cela en faisait un lieu privilégié pour les silences, identique à un sanctuaire. Mais c'était là que se traitait le négoce et se jouaient les alliances décisives du grand banditisme local.

– Frère, j'ai besoin d'être sûr que tu comprends notre projet. J'ai besoin de toi sur ce coup. C'est plus important que tous nos trucs-là, notre business. Il s'agit d'un grand honneur qu'on nous fait. Il faut en être digne, mon frère ! Se disant, Milomenn tira une taffe sur le mégot roulé et se gratta les couilles, davantage par automatisme que par démangeaison. Pour le Puissant. Pour notre peuple qui souffre chez nous. On va envoyer un avertissement à tous les blasphémateurs. Et aux *ouidjés*. Peut-être qu'on rejoindra le Puissant - si il le veut.

Ils n'étaient que tous les deux et cela faisait déjà de longues minutes que Milomenn entretenait Kadyl de ses projets pour eux. Le cadet écoutait son frère, immobile et muet ; exactement ce que craignait l'aîné. Mais ce dernier avait appris avec le temps à ne pas se précipiter, à lui céder un peu de marge, surtout lorsque, comme en cet instant, son frère le fixait droit dans les yeux. Ainsi, afin de lui rappeler qu'il s'agissait d'une conversation et non d'un discours, il reprit.

– Il faut que ça reste entre nous, bien sûr. Juste les personnes indispensables, okay ?

Même défoncé, Kadyl constata l'attitude solennelle de Milomenn, plus que d'habitude lorsqu'il évoquait

leurs projets de braquage. L'alerte venait de là. Quelque chose se jouait qui n'était pas habituel. Dans la lumière blanche des néons, les yeux de son frère lui parurent particulièrement grands, un léger reflet d'inquiétude commençant à y tracer ses contours. De son côté, il ne voyait aucune objection à suivre une nouvelle fois son aîné. Aucun danger physique ne l'effrayait et la cause était acquise de longue date. Il fallait rassurer Milomenn aussi improvisa-t-il.

– Willy ? Linus ? Après chacun des prénoms énumérés par Kadyl, Milomenn approuva, puis il poursuivit.

– J'ai pensé aussi à Lasiate, pour qu'on prépare un plan parfait. Il est sorti de taule il y a 2 mois. Je sais où le trouver.

– Et Eïâ ?

– Quoi Eïâ ? Milomenn eut une montée de sang. Son visage était chaud et soudainement empourpré. Il était pris au dépourvu par l'anticipation sur ses plans.

C'est qu'il ne pensait pas aborder le deuxième sujet aussi rapidement avec son frère. Cependant, l'acquiescement qui avait précédé l'interrogation de Kadyl au sujet de son épouse, avait clos le premier acte. Le commando était constitué. Les deux frangins rejoindraient la ferme sous peu, pour devenir invisibles aux yeux des agents du renseignement. Le tandem pourrait ainsi préparer le dispositif avant d'intervenir dans cette maison d'édition impie, laquelle publiait les traductions d'auteurs blasphémateurs. Le directeur se trouvait inscrit depuis plusieurs mois sur la liste des cibles dont les leaders avaient ordonné le châtement et la cellule à laquelle appartenaient les deux frères avait été choisie pour exécuter les ordres. Milomenn voulait maintenant régler, avec son frère, le sort d'Eïâ.

* *
*

Attaques de mars : 12 jours pour comprendre

Jour 3, au procès des attentats de mars – La cour d'assises est revenue ce mercredi sur l'attentat de la maison d'édition Tumuis qui a entraîné la mort du policier d'élite Eric Clarisse.

PAR HENRY KESEL

Ce mercredi, le troisième jour du procès des attentats de mars a commencé avec le récit de Miriam H., l'otage des terroristes. Une parole ponctuée de larmes qui a décrit la culpabilité qui l'habite depuis les événements et l'horreur qu'elle ne parvient pas à oublier.

OTAGE

Il est 9h30 ce dernier vendredi de mars, lorsque les deux terroristes, vêtus de treillis noirs et de cagoules, interpellent Miriam H. devant l'entrée du bâtiment des éditions Tumuis. La jeune graphiste est alors en train de faire une pause cigarettes et de discuter avec son ami des derniers préparatifs du week-end. Elle raccroche avant de se retourner, sans se douter du danger qui l'attend. Le plus jeune des deux attaquants la saisit par le bras, tandis que le second la met en joue à l'aide d'un fusil automatique. « Ils m'ont dit : On veut ton patron ! » Le trio prend alors l'ascenseur sécurisé à l'aide du badge de la graphiste. « C'était le choc et la panique en moi. Je n'arrivais plus à réfléchir. Je pouvais sentir une volonté et une puissance qui émanaient d'eux ». La jeune femme se rend alors compte que l'un des deux a ôté sa cagoule. « J'ai pensé qu'il avait l'air malade. Puis, aussitôt, que ma dernière heure avait sonné. J'espérais ne pas souffrir. » À peine arrivés dans les bureaux, les deux premiers coups de feu atteignent Eric Clarisse à la gorge et au front. Le garde du corps du directeur de la publication, en poste depuis moins d'une année suite aux menaces dont faisait l'objet la maison d'édition, s'effondre. « Je vois Eric s'écrouler entraînant avec lui le guéridon sur lequel fumait son café quelques secondes avant. Une mare de sang cerne son cadavre et je perds connaissance. »

L'IRRÉPARABLE

Plus tard, c'est au tour de Johanna Clarisse de témoigner. Son mari est la principale victime de l'attaque de la maison d'édition Tumuis qui avait publié une traduction du roman condamné par le fanatisme de la Doctrine. « Il (ndlr : Eric Clarisse, son mari) se plaignait depuis des mois du manque de moyens dont il disposait pour accomplir sa mission. Il soupçonnait sa hiérarchie de ne pas prendre la menace suffisamment au sérieux. » Ensuite, la veuve du policier d'élite s'en est pris au ministre de la Sécurité Intérieure qu'elle accuse de connivence par omission avec les ennemis de la liberté. Un malaise se fait ressentir dans l'assistance. Vêtue sobrement d'un jean et d'un tee-shirt, elle a incarné, durant sa prise de parole aussi courte qu'intense, la douleur sourde des victimes oubliées face à l'incompréhensible.

ABSENCE

Avant la suspension de la séance pour le déjeuner, l'Avocat Général a rappelé qu'un personnage clé dans cette affaire était le grand absent du procès. Il s'agit de Ngai V., dit Lasiate, recruteur des deux terroristes pour la lutte contre les infidèles à la Doctrine. Lasiate, que l'on soupçonne d'avoir joué un rôle crucial dans l'élaboration de l'attaque a disparu des radars de la police et du renseignement depuis plusieurs mois. Il a déjoué l'attention des services chargés de sa surveillance en laissant penser qu'il entamait un chemin de repentance à l'égard de ses crimes passés. Les enquêteurs suppose qu'il est en fuite.

ET MUTISME

Toute l'après-midi a été consacrée à la recherche des complicités directes. Malheureusement, l'épouse du terroriste Milomenn, Linnet B. plus connue sous le nom de Eïâ, s'est enfermée dans un mutisme absolu. Juste avant l'interruption de séance, c'est son avocat qui a ému la salle d'audience et plus particulièrement les parties civiles, avec un début de plaidoirie aussi inopportun que douteux pour ces dernières. « Nous ne sommes pas un tribunal de sorcellerie ni de la morale. Ne condamnez pas ma cliente sur ce que son apparence vous laisse imaginer de pensées maléfiques en construction. Voyez qui elle est ! La société a traité son mari en ennemi et il l'est devenu. Reconnaissez à son épouse, reconnaissez à Linnet B. le statut de victime innocente et vous la confirmerez parmi les vôtres, parmi les nôtres. »

Kadyl ne sait pas pourquoi il ressent cette sensation : une joie sans bonheur. Cela fait douze semaines qu'il se prépare. Encore autant avant qu'ils ne passent à l'action. La ferme que leur a fournie Linus est isolée au milieu des champs. Dans le matin jeune, avant que le soleil ne répande ses rayons tempérés, Kadyl apprécie fumer sa clope face au paysage dégagé, lorsqu'une brume blanche le recouvre encore partiellement. Cela change de la ville ; même si la campagne pue autant - mais différemment. Sa femme et leur fils auraient pu se faire à cette vie simple. Il ne sait ce qu'il adviendra d'eux après et ne s'en préoccupe pas. Il écarte du pied une colonne de fourmis. Depuis plusieurs jours, Kadyl a du mal à se concentrer. Il oublie des étapes anodines du plan malgré ses efforts et les répétitions. Et puis, il ressent une douleur dans le dos, une sorte de pointe qui sourd depuis le bas de son épaule et qui ne le laisse jamais détendu. La nuit, c'est la mélancolie. Quand il ne dort pas, il assemble des morceaux de souvenirs, toujours les mêmes. Puis il redessine l'horizon de sa vie, échafaude des silences explicites semblables à autant de peurs à échanger, que le réveil dilue dans l'oubli. Souvent, dans ses rêves, il se dit qu'il aurait dû continuer à pêcher.

Gamin, sa saison préférée était l'été. Il appréciait la chaleur mais surtout se réfugier dans l'ombre des tilleuls et des saules ; les cheveux longs des femmes assises sur les bancs publics aussi, surtout quand ils étaient attachés. Tous les mercredis, Kadyl se rendait à la pêche avec le vieux de la barre C. Longtemps, l'enfant ne comprit pas pourquoi ils ne ramenaient jamais de poissons. Il en éprouvait une frustration à l'estomac et un peu de peine pour l'ancien. Puis un jour, Milomenn lui révéla que le vieux pêcheur ne disposait jamais aucun hameçon au bout de sa ligne. Ce que le vieillard savourait, c'était le temps qui file, contempler, penser et puis la bonne compagnie. De ce jour, Kadyl ne l'accompagna plus et rejeta la pêche. Le jeune homme se mit au foot, aima chercher les limites de son corps, ressentir la brûlure piquetée des muscles après un effort soutenu. Puis il adora l'emporter, au point que gagner devint plus important que jouer ou retrouver les pots. Toutefois, il ne parvenait pas à la reconnaissance qu'il pensait mériter, limité pensait-il par la médiocrité de son équipe. C'est à cette époque qu'il déménagea pour la capitale. Un ancien du club qu'il retrouva le fit rencontrer des amis humoristes. C'est de cette manière qu'il s'essaya au stand-up. Naturellement, il voulut faire l'acteur et couru les castings. Sans succès.

Lorsque Milomenn présenta Eïâ à Kadyl, le jeune couple était déjà uni selon les rites des Écrits. À cette époque, le plus jeune des deux frères n'était pas encore aussi attentif aux propos de son aîné, davantage enclin à épuiser les possibles de son célibat, l'ensemble de ses espoirs alors dévolus à l'exultation. Pour être exact - mais aucun d'entre-eux ne l'avouerait sans doute - Milomenn rencontra même certaines difficultés à entraîner son frère dans son nouveau foyer. Au moment où Milomenn et Kadyl s'accordèrent sur leur ambition morbide, tout cela paraissait pourtant oublié. Leurs parcours dévots avaient convergé à l'instar de toute leur vie. Ils évoluaient dans les franges et se flattaient d'en devenir les maîtres. Dans la cave, le jour où ils entreprirent leur ultime projet, Milomenn insista au sujet de son épouse. Qu'est-ce que ça pouvait lui foutre, à lui, que la femme de son frère reste ici plutôt qu'elle se réfugie au pays ? Kadyl ne voyait vraiment pas pour quelle raison Milomenn tenait tant à son consentement à ce propos. D'autant que, sur le coup, il fut plutôt inquiet qu'elle ne lui ait parlé de quelque chose. En fait, Kadyl s'était surpris à espérer que Eïâ ait pu ressentir la même chose que lui, et ce malgré l'expression de leur indifférence. Rien n'avait été prémédité. Ils se trouvaient dans la cuisine. Quand il frôla sa main nue, lorsqu'il sentit ses entrailles se pincer à son contact, Kadyl se dit que le Puissant ne cesserait de l'éprouver de la sorte. Cela avait commencé en pèlerinage au lieu saint. La tentation l'avait étreint à l'improviste, le laissant croire qu'il n'avait jamais été aussi près du Puissant en même temps qu'aussi éloigné. À chaque fois, il sut trouver davantage de foi, renouveler l'énergie, redoubler de rigueur et de discipline dans son application du Texte. Voilà pourquoi, depuis la cave, tout était rentré dans l'ordre : il savait ce qu'il avait à faire et aucune pulsion ne l'en dissuaderait. Quand même, le Puissant aurait pu faire du corps un allié plutôt qu'une source de tentations pour l'esprit, loin du droit chemin. Kadyl ne pouvait s'entretenir de ses idées avec son frère, présentant qu'il lui serait impossible de comprendre et redoutant sa réaction. Il craignait ses colères. Alors, il essaya avec Lasiate.

C'est ce dernier qui avait mis tout le groupe sur la bonne voie. Son expérience et sa façon de faire faisait de ce personnage haut en couleur quelqu'un qui comptait et dont on appréciait les conseils. Cependant, depuis sa sortie de prison, il n'était plus le même. Il avait refusé son aide à tout nouveau projet mais s'honorait d'être encore l'ami des deux frères. Aussi, profitant d'un ravi-

taillement, Kadyl lui donna-t-il rendez-vous.

- Frère, tu penses vraiment que pour s'adresser à nous, le Puissant aurait utilisé un livre ? Et pourquoi pas une vidéo ou un jeu en ligne ?

Lasiate se mit à rire. Cela blessa Kadyl que l'on se moque ainsi de lui, que ses croyances soient raillées, insultées, que l'on remette en cause la Doctrine. Confiant, Lasiate persista.

- Tu crois sincèrement qu'il a besoin que quelqu'un nous explique Ses paroles, celles d'un vieux bouquin, pourquoi ? pour que tu comprennes Ses projets sur cette Terre ? Frère, tu te crois Son égal ? Ou alors tu Le crois incapable de S'adresser à chacun, directement ? J'ai été comme toi. Je sais ce que tu te dis. Lasiate fit une pause et jaugea son interlocuteur avant de s'obstiner. Crois-moi, tu étais soumis à cette société de merde qui fait de nous des esclaves à la solde du fric et de la débauche et ça, ça te met la rage, je sais. Mais écoute ! Maintenant, tu as changé de maître mais tu es toujours un chien. Fidèle, docile et qui mord quand on lui dit attaque. Libère-toi ! Tu sens ton corps qui a faim, qui a soif, qui a envie de chier. Tu ne cherches pas de sens à ça ; mais à tes petits malheurs, à tes frustrations, tes défaites quotidiennes, tu Lui demandes des réponses ; et le premier qui te dit que ça s'apaisera dans le sang, tu le crois.

Ainsi qu'à son habitude, Kadyl écouta sans mot dire. De retour à la ferme, il informa Milomenn de la teneur des propos de Lasiate. Nulle vérification ne fut nécessaire pour s'occuper de lui. Il fut embarqué de force dans le coffre d'une voiture de location et ramené au camp d'entraînement. On le tortura toute la nuit pour être certain qu'il n'était pas un indic des flics. Et puis, on continua au matin pour le punir d'avoir blasphémé. On l'acheva à coup de pierres et on se débarrassa du corps au fond d'un puits naturel perdu dans le sous-bois, celui en bordure du champ qui prolongeait le jardin de la ferme.

Il est des intuitions qui ne se révèlent qu'a posteriori. Au matin du jour *j*, le pressentiment de Kadyl se révéla de celles-là ; une sorte d'instinct organique, lequel avive volontiers le chasseur qui devine une traque plus ardue qu'attendue.

Arrivés à Scooter devant le siège des éditions Tumuis, les deux frères contraignirent la première personne qu'ils croisèrent afin d'accéder aux étages. Tout le groupe savait le sort réservé aux traîtres. Mais à présent qu'il se trouvait dans l'ascenseur, Kadyl entrevoyait soudain la trahison comme un acte qui ne concernait que le jugement des Hommes. Les projets du Muet résidaient peut-être justement dans tout ce que nous accomplissions, y compris ce que nous nommions des traîtrises. Qui présumions-nous être pour imaginer décrypter Ses volontés sur Terre ? En croisant le regard de l'otage, Kadyl avait plongé dans l'essence de la vulnérabilité. Contrairement à Milomenn que cette faiblesse galvanisait, imprimant dans sa détermination un sentiment de toute puissance, Kadyl y concevait un ébranlement. La vie prenait sa source dans le bleu de ce regard bordé de larmes, reflétant le ciel dans les méandres infinis de l'identité humaine. Ce que Kadyl endurait, il l'avait longtemps pris pour un simple désir charnel, alors qu'il s'agissait en vérité de la grâce qui palpitait dans chaque être. Aucune goutte de sang n'en était digne. Aucun ordre ne pouvait la soumettre. Il entraînerçut furtivement la justice comme une possibilité de laisser persister cette fulgurance et non de tuer. Son corps, par l'intermédiaire de ses sensations, faisait sourdre le doute dans chaque parcelle organique, et assaillait de nouveau son âme prétendant devenir son égal. Mais il ne pouvait y avoir de pire moment ! Ce pouvait-il être un message direct du Puissant ? L'incertitude l'invitait à se méfier des paroles mortifères et de tous les prédicats qui interprétaient Sa volonté. L'uniforme sombre qui lui tournait le dos n'appartenait plus à Milomenn mais représentait l'émanation de la négation de toute chose et de tous, l'anéantissement de bien des singularités au profit d'une idéologie morbide. Lui aussi en était la proie quand bien même y avait-il participé activement.

En nage, il se sentit soudain englouti au sein de ses vêtements martiaux ; puis si sale, qu'il en éprouva de la répugnance. La vie et la mort se livraient un combat déloyal tant l'obscurité pouvait se satisfaire de tous les pronostics. Kadyl discerna subitement une angoisse envahissante, un vertige à l'idée de pouvoir changer d'aspirations, de condition, et devenir... la liste des possibilités lui parut si longue qu'il n'en concevait plus aucune limite. Alors, il se sentit cerné par le désir de tant d'antagonistes, réduit à son enveloppe corporelle, à un ici et maintenant absurde. S'en suivit de la peine, laquelle on éprouve en abandonnant ses illusions, en détachant les amarres de tout amour, quand bien même celui-ci nous tint-il debout au sein des pires tempêtes. L'envie de plonger dans la solitude de son intime confrontation devenait irrésistible. Pourtant, la mobilisation de son frère lui rappela la méthode. « Frère, tiens-toi prêt ! On y est. » La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Kadyl devrait confier ses résolutions aux réflexes.

Ainsi la vérité fut-elle désolidariser de sa mémoire, jusqu'à ce que les hurlements des employés en fuite, l'odeur du sang frais, de la poudre consumée, tournoient autour de lui dans une valse aussi lente qu'irréelle. Son frère s'affaissa à quelques mètres de lui, à la manière d'un pantin désarticulé.

Kadyl ne saurait dire si la mission est accomplie. Il est seul dans un silence cruel, ébaubi, au centre de cette scène figée. D'un pas lent, puis de plus en plus rapide, il s'échappe sans rencontrer la moindre opposition.

* *
*

ON AIR

Radio Média, il est 18 heures et c'est l'heure du journal, Marie-Suzanne ?

Dans l'actualité, aujourd'hui, l'ouverture du procès des attentats de mars.

Ce matin s'est ouvert le procès des attentats de la maison d'édition Tumuis et de la rue Perak qui ont eu lieu en mars dernier. Il est tôt ce matin d'hiver quand les terroristes pénètrent dans les locaux de cette fameuse maison d'édition de la capitale. Pour cela ils ont pris en otage une employée afin d'utiliser son badge et accéder ainsi aux bureaux sécurisés. Il s'en suit une fusillade qui voit la mort du garde du corps du directeur et de l'un des deux assaillants. Le deuxième s'enfuit avant d'être rattrapé par les membres du FIER, les troupes d'élites de la lutte antiterroriste. Il est abattu dans sa planque, dans la nuit de vendredi à samedi, après qu'il a fait encore deux victimes pendant sa fuite : un vieux couple de oudjés installés dans un pavillon de la rue Perak.

Alors Marie-Suzanne de nombreuses zones d'ombre existent dans ce dossier ?

Et oui ! à commencer par la mort du premier terroriste. Les témoignages ce matin et cet après-midi des officiers qui sont intervenus lors de cette tragédie, ainsi que des experts en balistique sont formels : c'est bien le deuxième terroriste qui a éliminé son complice, et ce, en pleine attaque. Sans cela, il ne fait aucun doute que le bilan humain serait nettement plus élevé.

Et que sait-on des motivations de ce qui semble être une forfaiture entre les assaillants ?

Et bien, au moment où je vous parle, nous n'en savons rien. Tout comme nous ignorons pour quelle raison le survivant s'est rendu dans son ancien quartier afin d'y exécuter un couple qu'il connaissait. C'est d'ailleurs tout l'enjeu de ce procès que de faire la lumière sur ce qui s'est exactement passé ce jour-là, pour comprendre et pour que cela ne puisse plus se reproduire. Mais ce qui semble d'ores et déjà acquis, c'est que l'attentat a été revendiqué par la branche la plus radicale de la Doctrine. Selon toute probabilité, cette attaque a donc bien été commanditée depuis l'étranger. N'oublions pas que depuis plusieurs mois, la maison d'édition faisait l'objet de menaces à la suite de publications que les tenants de la Doctrine, y compris les plus modérés, trouvaient insultantes. D'ailleurs, ils n'étaient pas les seuls. Souvenez-vous ! De nombreuses voix parmi ce que nous comptons d'intellectuels et de responsables civils et politiques les plus éclairés, s'étaient émus de l'émotion que pouvait engendrer une remise en cause de la Doctrine, pour les fidèles.

Et aujourd'hui, les choses ont-elles évolué ?

Et bien pas vraiment. Il semble que les camps se tranchent dans une logique manichéenne pour mieux s'opposer. J'en veux pour exemple, tout d'abord, la pétition pour la liberté d'expression qui n'a pu emporter l'unanimité de la presse nationale. Mais aussi, les menaces dont sont toujours l'objet la maison d'édition et tous ceux qui formulent publiquement des doutes sur la Doctrine. Il y a également ces associations d'étudiants qui se mobilisent pour faire interdire dans les universités tous les auteurs accusés de blasphème, ou encore les sondages qui indiquent que pour une partie importante des fidèles, leur texte sacré est au-dessus des lois. Et puis enfin, il y a l'intervention devant la presse ce matin, sur les marches du Palais de Justice, du directeur des éditions Tumuis, qui était la cible des terroristes souvenez-vous, et qui s'en est pris à la hiérarchie des forces du FIER, laissant penser que celle-ci ne faisait pas grand cas de ses troupes face au danger, je cite : « On ne leur demande même pas comment ça va, à ces pauvres gars ? ». Vous voyez, le consensus semble encore loin ! Entre le rôle de chaque acteur, le respect de la loi, le périmètre des droits (notamment en matière de liberté d'expression) et l'autocensure, la route est encore longue.

Merci Marie-Suzanne pour ce compte-rendu. Nous vous retrouverons tous les soirs pour suivre avec vous ce procès.

Toujours dans l'actualité aujourd'hui, les manifestations contre le projet de loi visant à modifier l'âge de départ à la retraite ont mobilisé moins de monde, hier. Ils n'étaient que...

... Et enfin pour conclure ce journal, une nouvelle qui devrait ravir les aficionados de football et plus particulièrement les supporters de l'Olympique Marsel puisque ce dernier a remporté son classico après plus de vingt ans de disette... ■



POÉSIE

Des images ! Des images !

N'auriez-vous quelque image, ô singulier poète ?
C'est pour nous réchauffer, pour rédimmer nos peaux !
Tissez avec vos mots la trame sur nos os ;
Nous ? des hères aberrés mus par la tempête.

Pour que coule la sève au creux de ce stylo,
Nourrissez de nos sangs sa plume oraculaire
Qui sait en votre cœur, aussi sec qu'un amer,
Soutirer des lueurs au fanal de nos maux.

Hâtez-vous de clamer ! avant que les étoiles,
Sur le fond zain d'un ciel tendu comme une voile,
Submergés par la mer, nous privent de leur flamme ;

Et dans l'obscurité, cherchant une retraite,
Nous voient tombés aux mains d'un quelconque prophète
Tôt prompt à nous hisser à bord d'un brise l'âme.

*

PAR DELISLE TIBOULEN

DELISLE TIBOULEN
ILLUSTRATIONS : CORINNE GICQUEL

L'ÊTRE
DU TEMPS
MAUVAIS

LE PETIT CANARD
Supplément au n°10 - Octobre 2020



Le poète invite le chœur à se libérer de l'intention prescriptive de tous les textes

ENTRETIEN. À l'occasion de la sortie du P'tit Canard n°10, DELISLE TIBOULEN revient avec nous sur le supplément poétique de ce numéro. Un moment de partage convivial pour l'interroger sur le choix de cette nouveauté ainsi que sur quelques idées qui traversent ces textes.

Quel était le projet de ce supplément ?

● **DELISLE TIBOULEN.** L'idée a rapidement été d'écrire une conversation entre un chœur des Hommes et un poète. Le support papier des textes est important pour moi et le grand format de la gazette ne me semblait pas adapté à la forme du texte *L'être du temps mauvais*. Par ailleurs, je souhaitais que le texte du chœur (*Des images! Des images!*) réponde à des canons classiques dont s'exonérerait celui du poète (*L'être du temps mauvais*).

Pouvez-vous expliquer ce dernier titre ?

● **D.T.** Non. (rires) Ce que je peux en dire, c'est que *l'être* c'est d'une certaine manière la *conscience*. Mais ici *l'être*, c'est aussi la *lettre* au sens de correspondance. C'est que pour moi la poésie est écrite ; lue à voix haute elle devient une performance d'acteur. C'est pour cela que lorsque je fais des lectures de mes poèmes, j'en fais une interprétation et n'hésite pas à ajouter, supprimer ou répéter des mots, des séquences. Je me suis rendu compte que je ne parvenais pas à reproduire oralement la voix qui m'accompagne lorsque j'écris. Au moment de l'écriture, je sens ma voix multiple, simultanément multiple ; mais lorsque je parle, je dois choisir une voie, renoncer à la multitude.

Pourquoi le texte est-il numéroté de I à IV ?

● **D.T.** Comme je le disais, il s'agit d'une correspondance faite de lettres. Dans la première, le poète s'adresse à lui-même. Il s'interroge sur l'altérité. Dans la lettre deux, le poète s'interroge à voix haute, il questionne aussi le chœur ; ainsi, il veut se mettre à hauteur d'homme et de femme, il descend volontairement du piédestal symbolique où l'avait installé le chœur en l'opposant au prophète. Ici, l'idée de *prophète* n'est pas uniquement religieuse mais aussi de l'ordre du leader d'opinion. Dans la troisième lettre, le poète interpelle les membres du chœur, c'est le *tu*. Il invite chacun·e à se libérer du corpus poétique qu'il leur soumet et, ce faisant, de tous les textes porteurs de réponses universelles et définitives. Enfin, dans la dernière lettre, le poète, inscrit au cœur du chœur, embrasse tous les êtres humains dans un même mouvement.

Sans tenter d'expliquer le poème, je vous propose que nous nous arrêtions quelques instants sur certaines idées qui m'ont interrogées.

● **D.T.** Même si je pense qu'en l'espèce, « comprendre, c'est décréer » (comme l'a écrit Bernard Noël dans *La combine, merci*) : volontiers. Pour moi, la poésie c'est la parole, un langage singulier qui émane mais aussi des idées ; les deux se rencontrent autour d'une *matière émotion*, pour reprendre une expression de Michel Collot, qui prend la forme d'un texte et participe au *chant du monde*.

On peut lire dans la première lettre *c'est de son nom qu'il nomme toute image à sa chose ; l'homme est-il Dieu ? Ou se prend-t-il pour Dieu ?*

● **D.T.** Pour moi, Dieu est une abstraction humaine ; c'est d'ailleurs ce qui justifie la foi. Puisqu'Il est impalpable, nous croyons. De mon point de vue, il serait plus juste pour les croyants de croire *dans* Dieu plutôt que de croire *en* Dieu, c'est-à-dire d'accorder une importance convaincue à Dieu (pour leur vie) plutôt que leur confiance. L'Homme pense Dieu ; et le pensant c'est à lui qu'il pense. Toute chose, dès lors qu'elle est vue et nommée, est une émanation de l'Homme. Certains voudraient ou tentent de se prendre pour Dieu ; mais c'est alors souvent pour soumettre d'autres humains à leur volonté. C'est ainsi qu'ils sont le plus proche possible de l'humanité. Pour moi, l'Homme n'est pas Dieu mais Dieu est incontestablement l'Homme. Quelle que soit notre opinion sur le sujet, nous nous positionnons par rapport à la représentation que nous nous en faisons. C'est bien nous qui déterminons, individuellement ou collectivement, ce que Dieu est.

Et ce *non* qui nomme l'autre ? Y-a-t-il une relation négative entre l'identité et l'altérité ?

● **D.T.** Nous nous construisons individuellement ou collectivement dans le rejet. Cette exclusion fédère. Le refus de ce qui n'est pas (ou de ce que je ne veux pas) *moi* (nous) fabrique, participe à la définition de mon (notre) identité.

Le paradoxe, c'est que nous rejetons tous quelque chose ou quelqu'un. C'est de ce point de vue que nous nous imitons les uns les autres - que nous nous limitons les uns et les autres.

Pourtant il existerait un *salut*, semble-t-il. Quel est ce *Salut ! fraternel que l'on peut lire dans la lettre IV ?*

● **D.T.** Quelle que soit l'étymologie choisie, le mot religion s'attache à induire l'idée de rassemblement, de lien entre les humains. Les institutions catholiques tendraient à laisser penser que ce lien est de l'ordre de la filiation : Dieu le père, les enfants de Dieu, mon père, les frères, les sœurs... D'ailleurs, de nombreuses religions me semblent hiérarchisées sur un modèle patriarcal (une autorité - masculinisée - qui désresponsabilise ses ouailles en contraignant leur univers). Les mythologies latines et grecques relient chaque divinité de façon filiale. Untel, le fils de Unetelle, la fille de Untel, la mère de Unetelle... Cette filiation de l'humanité, que l'on retrouve de la religion à la mythologie en passant par la superstition, est ce à quoi je fais référence lorsque je parle de *fraternel* : un élan horizontal à travers l'espace et le temps - qui peut expliquer en partie l'hégémonie de l'émotion (pensez à votre famille!). Finalement, nous tendons à être liés fraternellement les uns aux autres, à avoir besoin d'être connectés les uns aux autres, souvent par l'interface de sentiments. Quant au *salut*, plus qu'un mouvement de politesse, c'est par ce geste que l'on formalise notre tentative de voir l'autre, et de lui signifier qu'on l'a vu.

Nous vivrions donc interconnectés. Une masse constituée de la foule, est-ce à cela que vous faites référence en parlant de *vivre océanique* ?

● **D.T.** Non, je ne le comprenais pas ainsi. L'expression « vivre océanique » n'est pas de moi, elle est empruntée à Pascal Quignard, évoquant notamment Boutès. Mais voilà ce que j'y vois. L'océan est la mer plus grande que la mer. C'est à la fois un élément, un élément naturel, mais aussi l'idée d'infini, d'un à découvrir porteur de futur. En tant qu'élément, l'océan nous relie à la planète, à la terre dont il est la fois la négation et le lien. Symboliquement, c'est le lieu où plonger, le lieu de la tentation, de l'instinct physique, que le chant des sirènes attise. Ce chant avance au-dessus de l'eau, recule au-dessus de l'eau, mais nous attire au plus profond de cette masse liquide qui engloutit. Ce faisant, une fois englouti, notre corps surgit dans son entièreté, à nous-mêmes. Peut-être par la révélation de ses limites, peut-être par plaisir, peut-être par douleur, peut-être par manque, je ne sais pas. Mais il se manifeste, il se révèle, dans une forme d'entièreté qui est alors éprouvée.

Et puis la mère qui expulse et la mer qui engloutit, je trouve cette image fascinante d'étrangeté facétieuse (rires).

L'humain c'est aussi des sentiments, des émotions. Quel est ce *recors de l'émotion de la lettre I ?*

● **D.T.** Tout d'abord je différencierai les émotions des sentiments. Les premiers ont un objet direct et immédiat lorsque les seconds sont un état d'âme. Le recors est le témoin officiel et institutionnel de l'émotion ; l'émotion, de facto, par mécanique causale, devient une forme d'autorité institutionnalisée et punitive de notre système humain, qui à l'instar d'un huissier constate, inventorie, prélève sa part sur le contingent moral du monde. Une fois de plus, les mots se définissent par rapport à ceux qui les précèdent, à ceux auxquels ils sont reliés ; ici, l'émotion est définie par ce recors.

Le sens, les mots, tout cela semble également un enjeu de réflexion de ce poème. *L'aube sémiotique de la lettre II y fait-elle référence directement ?*

● **D.T.** Nous vivons sous le joug de la signification, du sens (que nous confondons parfois avec l'utilité, ou que nous appelons de nos vœux de toujours plus de transparence). Il s'agit du matériau avec lequel nous construisons le monde que nous habitons - et parfois le limite. Par exemple, lorsque nous voyons une pierre, et que nous la nommons ainsi, ce n'est pas l'objet "pierre" que nous contraignons ; c'est nous-mêmes que nous limitons, et que nous obligeons à réduire ce que nous voyons au simple mot de pierre. Mais ce mot n'indique rien de ce qu'est cette

chose ainsi nommée, ; ni par exemple la chaleur de sa mousse, ni le froid de sa roche, ni la violence de sa masse... cette formalisation du monde en vocabulaire me semble avoir des origines préhistoriques, exister depuis l'aube de l'humanité. Et depuis lors nous obligeons.

Si les vies sont des histoires, il arrive un moment où elles prennent fin. Parfois brutalement. Qui est ce *bourreau dont vous parlez dans la lettre III ?*

● **D.T.** Il est double : D'une part, le matamore des corps, dans certains systèmes politiques ; mais aussi l'abatteur de *moi*. Ce peut être un *soi-même* équarisseur de *moi*. Dans ce dernier cas de figure, davantage de monde serait concerné. Milan Kundera, répondant à Philippe Roth, soutenait que « la vie humaine est bornée par deux abîmes : d'un côté le fanatisme, de l'autre le scepticisme absolu ». Il me semble que dans ces deux extrêmes les bourreaux sont légion.

Mais alors comment le bourreau peut-il libérer ? Est-ce que c'est la mort qui libère ?

● **D.T.** C'est vrai qu'il est écrit que le bourreau libère. Ce disant, je ne veux pas laisser imaginer que je pense que la mort, particulièrement non volontaire, serait une forme de libération positive. Encore que probablement certains pourraient-ils en discuter. Non, ce que je veux dire c'est... je crois que le bourreau peut libérer au travers son intention de tuer, de punir par l'intermédiaire d'une forme de mort légitime (c'est-à-dire en lien avec un quelconque droit). Cette volonté devient de facto politique. C'est cette volonté politique du bourreau qui peut libérer un individu qui y est confronté, le libérer en l'éclaircissant sur sa propre volonté radicale, sur son absolu *je suis*. Cependant, je crois que la mort reste l'objet d'un acte ultime, irréversible. Pour celui qui est mort c'est, je le crains, un point final.

Ces idées de *radical* et d'*absolu* dont vous venez de parler, nous les retrouvons également dans la lettre I. Vous pouvez nous éclairer à leur sujet ?

● **D.T.** La radicalité humaine dont je parle a à voir avec l'origine. Pas l'origine de l'espèce humaine, mais celle de la nature humaine. Les arts, me semble-t-il, nous ont démontré que depuis la nuit des temps les fondamentaux profonds de l'être humain sont fortement semblables. Notre relation cognitive aux autres et au monde me paraît primitive, même en 2020. En résumé, on pourrait soutenir de façon un peu caricaturale : « Seul le décor évolue ».

Peut-être que l'*absolu* a à voir, lui, avec l'origine du *moi*, de ma conscience de *moi* et de la place de ce *moi* dans le monde. Si vous êtes non-croyant et que vous avez conscience d'exister, peut-être vous êtes-vous dit que vous n'avez pas choisi d'être comme vous êtes, dans ce monde-ci. Mais ce que vous êtes, si ce n'est pas Dieu (puisque'il n'existe pas) qui vous l'a ainsi procuré, alors c'est peut-être autre chose. L'*absolu*, c'est à la fois cette autre chose (que j'ignore ; qui peut être du domaine du socio-biologique ou je ne sais quoi) et quelque chose qui s'apparente à une certitude ; celle de savoir ce que *je suis* signifie, et celle de percevoir intuitivement le rapport de ce *je suis* avec ce que ce dernier nomme *le monde*. Ces questions d'*absolu* et de *certitude* me sont inspirées du concept d'angoisse de Kierkegaard et de son traitement, la foi en moins. Malgré tout, je rencontre des difficultés à me départir d'une approche existentialiste de la vie - même si celle-ci ne me satisfait pas complètement, notamment en raison d'une sorte de jugement rétrospectif, d'aveu figé dans le langage, dont je ne peux l'en départir.

Enfin, pour faire le lien entre vos deux dernières questions j'aimerais ajouter ceci : nous pensons souvent, de notre vivant, que le monde continue de tourner lorsque nous sommes morts. Ce n'est pas complètement exact. Le monde tel que nous le voyons, lorsque nous sommes morts, n'existe plus. Ce qui se poursuit, c'est le monde de chaque personne continuant à vivre et dans lequel nous sommes majoritairement, même de notre vivant, un souvenir.

Un peu de transparence

Au cœur de la cacophonie des revendications de tous bords la transparence passe désormais pour la mère de toutes les vertus. Mais son éclatante renommée est le leurre qui use de nos ressentiments au profit du fonctionnalisme.

Une chronique par Bloom

La transparence est la nouvelle marotte dont nous nous sommes entichés. Nous ne cessons de la mettre à toutes les sauces, de la ressortir à tout propos, comme si soudain le mot manifestait à lui seul toutes les vertus du monde tel qu'il conviendrait qu'il soit, et qu'il n'est donc pas ou tout au moins pas encore sinon il serait inutile d'en réclamer la transparence. Car s'il y a bien un caractère spécifique qui s'attache à notre approche de la transparence c'est que nous ne cessons de la réclamer, ou d'en réclamer toujours plus. Preuve a contrario que nous la considérons trop absente du monde, de ses péripéties, voire même de nos existences. De la transparence, tout au moins aujourd'hui, il n'y en aurait donc jamais assez. Mais la transparence en soi n'est rien que la généralisation nominale, et donc implicitement essentialiste, de ce qui n'est qu'un attribut et se rapporte donc obligatoirement à quelque chose. Il n'y a pas de transparence en soi et pour soi, pure essence descendant de sa transcendance supposée pour se manifester dans le monde. Il n'y a que des états dans le monde, de surcroît plus ou moins transparents. Transparent se dit d'un objet ou d'une entité qui n'arrête pas les rayons lumineux. Qui donc est intégralement traversé par eux, ne projette pas d'ombre conséquence de ce qu'il est en partie et plus ou moins opaque, qui s'offre à une totale visibilité de n'importe quel point de vue qu'on le considère. Fantasme panoptique ultime, on y reviendra. La transparence se définit avant tout comme un attribut physique, matériel. Mais ce n'est pas cette transparence-là que nous réclavons globalement au monde, en tout cas pas dans la forme que prennent nos réclamations, même s'il n'est pas impossible qu'implicitement, finalement, ce soit de cette transparence aussi dont nous rêvions. La transparence que nous réclavons aujourd'hui est celle des opinions, des actions et des responsabilités. Et encore pas pour tout et pour tous. L'idée qui se trouve là poussée sur le devant de notre scène réaliste semble donc bien moins claire que ce qu'elle réclame à cors et à cris. La transparence ne paraît pas à la hauteur de ses propres requis. Il faut donc aller voir quelles ombres elle projette.

lorsqu'elle est morte – surtout quand elle l'est parce que son statut de victime est alors définitivement indiscutable et en premier lieu par elle – de tous les droits. Si elle se retrouve ne serait-ce que potentiellement, victime, il faut alors déterminer pourquoi afin de l'en dédommager dans la plus large mesure possible, donc chercher et mettre au jour les responsabilités ayant conduit à ce qu'elle se retrouve ainsi atteinte dans ses droits. Qui dit responsabilité suppose, pour pouvoir en établir une ou plusieurs, enchaînement causal et explicitation claire et univoque de celui-ci permettant de mettre à jour la ou les causes initiales ayant produit une ou des victimes. La transparence, en s'appliquant de façon multiple au monde, requiert donc comme a priori que le monde dans son ensemble se ramène potentiellement à un ensemble d'enchaînements causaux complètement déterminés. Ce n'est pas ce qu'elle réclame explicitement dans les demandes que nous en faisons, encore une fois nos ambitions en cette matière comme en bien d'autres sont à de rares exceptions près beaucoup plus limitées, par simple paresse. Mais c'est à bien regarder ce qui fait le fond, implicite mais nécessaire, de toutes nos demandes en ce sens, si spécifiques soient-elles par ailleurs. Lorsque nous réclamons que ceci ou cela soit transparent, ou plus transparent, ce que nous posons, sans même nous en rendre compte la plupart du temps, et que nous réclamons donc aussi parce que ça ne dépend pas directement de chacun dans la très grande majorité des cas, c'est bien que le monde soit intégralement réduit à un fonctionnement causal qui permette d'y assigner des responsabilités. Nous demandons de ce fait, à chaque requis de transparence, la fonctionnalisation sans reste du monde. La suppression dans son cours, normal et encore plus lorsqu'il arrive qu'il sorte de cette normalité habituelle, de tout hasard, de toute singularité. Il nous est devenu inimaginable, et même insupportable puisque nous en avons fait un a priori implicite, que le monde ne soit pas un système intégralement réglé où tout écart à ce qui est reconnu en commun comme la normalité, sous les diverses figures qu'elle peut prendre par ailleurs, peut se ramener à une explication causale assignant

visibilité globale qui porte en elle la potentialité d'une maîtrise absolue excluant tout aléa et toute singularité. A quoi elle livre le monde à compter du moment où elle le vise, ne serait-ce que localement. Elle fait le lit de l'emprise globale du fonctionnalisme technique sur le monde puisqu'elle ne cesse de demander à la technologie d'y manifester les causalités lui permettant d'assigner des responsabilités puis de les corriger s'il y a lieu. On aura à y revenir lorsqu'il faudra éclaircir les liens que la demande de transparence entretient avec la demande de sécurité.

Mais on va d'abord examiner ce qui motive aujourd'hui majoritairement les demandes de transparence, soit les responsabilités humaines. Qui dit responsabilités humaines dit inévitablement exercice de pouvoirs y correspondant. On n'est pas ni on ne peut pas être tenu pour responsable de ce qu'on ne maîtrise pas, soit des pouvoirs dont on n'a pas l'exercice. Par contre on est a priori responsable de ceux qu'on exerce ou qu'on est supposé exercer. Cette responsabilité est restée potentielle pendant longtemps, parce que l'exercice des pouvoirs n'est effectif que s'il parvient à conserver une part suffisamment étendue d'opacité, de secret, et qu'il met en œuvre tous les moyens dont il dispose pour y réussir. L'exercice de tout pouvoir, de quelque type qu'il soit, est par principe asymétrique, globalement un pôle qui le met en œuvre, un autre qui le subit. Et il n'est effectif et surtout efficace que s'il parvient à masquer par quelque moyen cette asymétrie fondamentale. Une organisation fortement hiérarchisée de cet exercice parvient à ménager une large part de secret du fait de l'éloignement produit entre ses deux pôles par la forte stratification des différents niveaux qu'elle comporte. Ce qui rend possible à la fois une figuration forte de l'exercice des pouvoirs, par incarnation de celui-ci doublée d'une valorisation transcendante de cette personnalisation, et une forte opacité organisationnelle de l'exercice effectif des pouvoirs au regard du plus grand nombre, qui se trouve éloigné des fonctionnements effectifs de ses dispositifs de mise en œuvre. Il y a bien des responsabilités dans ce type d'organisation de l'exercice global des pouvoirs, mais elles n'y sont jamais vraiment mises à la question parce qu'elles sont en grande partie opaques, opacité qui se redouble du fait de leur mise en scène transcendante. Par contre les organisations dans lesquelles l'exercice des pouvoirs se trouve plus diffus et distribué, celles dont nous avons hérité du siècle des Lumières, éprouvent beaucoup plus de difficultés à préserver la part de secret qui y est nécessaire et à donner à celui-ci une apparence de transcendance. Chacun participe plus, bien que jamais complètement, à l'exercice des pouvoirs, chacun en connaît donc plus à son sujet. Surtout chacun entend en connaître encore plus, le plus possible, d'autant que les figures qui incarnent encore le plus haut niveau de cet exercice n'ont plus, depuis la décapitation de Louis XVI, la protection de la supposée transcendance par laquelle elles continuent à tenter de justifier leur position. Ce désir n'est pas motivé par le simple plaisir de la connaissance, mais parce que connaître donne toujours l'opportunité d'exercer un pouvoir et que de cela par contre

Il n'y a pas de transparence en soi et pour soi.

On commencera donc par examiner ce qu'elle réclame explicitement, pour tenter de comprendre ce qu'elle vise en premier lieu. Notre demande de transparence vise d'abord les responsabilités, leur établissement le plus exact possible. A priori pas en n'importe quelle circonstance, nous sommes globalement trop paresseux pour ça, mais dans les cas où elle implique des actes, des actions ou des situations ayant, ayant eu ou pouvant avoir des conséquences dommageables, ayant fait des victimes ou être susceptible d'en faire. La victime dans nos sociétés est devenue l'incarnation a priori, même

des responsabilités. Réclamer la transparence dans le monde, au travers de toutes les visées spécifiques que nous lui assignons, c'est déjà poser que le monde est fonctionnellement complètement déterminé, au moins potentiellement, la demande de transparence portant sur la réalisation locale de cette potentialité globale. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que nos demandes de transparence s'accompagnent d'une technicisation toujours plus étendue du monde et que chacune donne lieu à la mise en place de dispositifs technologiques supposés la satisfaire. La transparence donne accès à une



PAR BLOOM

nous ne sommes jamais rassasiés. La transparence est d'abord réclamée à ceux qui aujourd'hui continuent à incarner publiquement, quelle que soit la réalité de cette incarnation, l'exercice général des pouvoirs. Elle est réclamée à la classe politique et à l'administration qui la seconde par les populations, comme contrepartie à la concentration relative de cet exercice dans leurs mains et sous des figures déterminées. Cette réclamation est d'abord la marque visible et dorénavant globale d'une libération de l'expression du ressentiment dans les populations. Toute organisation de l'exercice des pouvoirs au sein d'un groupe est l'expression figée du rapport des forces visant cet exercice à l'intérieur du groupe. A un moment une partie du groupe, plus ou moins large, a imposé par la violence, matérielle ou symbolique, son point de vue et ses règles d'exercice des pouvoirs à l'autre et les a fondés et justifiés culturellement. La partie soumise, toujours relativement, n'accepte que contrainte et forcée cet état des choses et ne cesse de travailler à sa modification, voire à son renversement. Longtemps, tant que l'organisation de l'exercice des pouvoirs est restée suffisamment hiérarchisée, ce travail a pris la forme du combat. Avec la diffusion de cet exercice, chacun y participant de façon plus marquée, mener ce type de combat est devenu de plus en plus se combattre soi-même, au moins en partie. Alors, pris entre le marteau et l'enclume, les populations ont troqué le combat pour le ressentiment. La rancœur d'exercer un peu des pouvoirs mais jamais assez, de collaborer sans y trouver suffisamment son compte. Ressentiment qui vise ceux qui font montre d'en exercer plus sans qu'ils donnent le sentiment d'être plus fondés que quiconque à le faire. D'autant que dans nos démocraties ils sont élus par les populations et qu'en principe ils ont donc à se plier à leurs volontés. Ambiguïté fondamentale et fondatrice de la démocratie qui se base sur la délégation d'un exercice des pouvoirs par principe révocable par ceux-là mêmes qui le délèguent. Alors, avec l'in-

flation de la demande de transparence adressée à la classe politique, c'est d'abord l'inflation de l'expression du ressentiment à son endroit qui se déchaîne. On veut la plus grande transparence dans le gouvernement pour pouvoir assigner des responsabilités en cas de manquement, réel ou supposé, dans l'exercice des pouvoirs. Pour pouvoir condamner et exercer un pouvoir en retour, en rétorsion de celui qu'on a laissé les gouvernants exercer sur les populations et auquel on participe aussi à son niveau personnel. On demande des comptes et on se dote ainsi d'une part d'exercice de pouvoirs qui vient venger le fait qu'on se plie tout en y contribuant à celui à qui on réclame ces comptes. Le tout bien sûr non pas explicitement pour exercer plus de pouvoirs, ce qui serait encore une façon de combattre et donc au moins en partie contre soi-même, mais au nom de la morale qui vient justifier, voire sanctifier, le ressentiment et son expression compulsive. Voilà ce que montre d'abord notre demande de transparence, ce qu'elle cache précautionneusement sous des dehors de santé morale. La transparence, notre transparence, c'est en premier lieu la rancœur à l'encontre des marques explicites de l'exercice des pouvoirs, exercice qu'on ne combat plus parce qu'on en est d'une façon plus ou moins étendue complice, mais dont on estime ne pas tirer assez de profits, matériels ou symboliques.

Mais il y a une certaine contradiction à ce que l'exercice effectif des pouvoirs se laisse ainsi entraîner. Parce qu'à se livrer sans plus trop de réserves aux exigences de la transparence, il se prive lui-même des moyens de son efficacité, opacité et secret. On pourrait toujours objecter qu'il n'a qu'à s'y soustraire, mais sa diffusion dans les populations lui ôte cet expédient, largement utilisé par ses formes les plus fortement hiérarchisées. De fait nombre de choses y sont publiques qui ne l'étaient pas auparavant et cette publicité s'élargit constamment du fait de la place toujours plus importante

prise par les médias auprès des populations. Depuis le développement des dispositifs liés à internet il est devenu pratiquement impossible aux figures liées à l'exercice explicite des pouvoirs de cacher quoi que ce soit de leurs agissements sur une durée assez longue pour ne pas en être rattrapées avant que de céder tranquillement leur place sur le devant de la scène politique une fois leur carrière achevée. On serait presque tenté d'y déceler un masochisme tardif de cet exercice si on ne le savait pas excessivement capable de s'adapter au mieux à toutes les situations, voire même de les susciter pour en tirer un profit sans cesse croissant. Il faut tout d'abord souligner que la diffusion dans les populations de l'exercice des pouvoirs ne s'est pas faite pour répondre à leur désir d'y participer, comme par obligation sous la poussée croissante de celui-ci. Le maintien d'une forme hiérarchisée d'exercice des pouvoirs nécessite la mise en œuvre de mesures de contenance dont le coût global, financier mais aussi politique, augmente inévitablement avec la taille des populations auxquelles il s'applique. Parce que lorsque celle-ci croît les échanges internes s'y font plus nombreux, du fait de la multiplication des dispositifs dont use cet exercice, tout autant que les échanges éventuels entre populations. Les informations y circulent donc plus facilement et la centralisation du secret y est plus difficile. Et puis il faut bien des individus, qui ne sont pas nécessairement en haut de la pyramide hiérarchique, pour faire fonctionner ces dispositifs. La concentration de l'exercice des pouvoirs se fait donc de plus en plus dispendieuse, parce qu'elle est obligée fonctionnellement de se distribuer, parce qu'elle perd peu à peu de ses secrets et se trouve donc contestée par une part de plus en plus large des populations. Son maintien nécessite l'emploi croissant de la violence matérielle, qui au-delà d'un certain point devient contre-productive au regard de l'efficacité de l'exercice des pouvoirs. Jusqu'à la possibilité pour celui-ci de se faire renverser par une violence contraire, ce qu'on appelle une révolution. Dans ces conditions il est largement préférable pour lui de se distribuer au sein des populations, pas également bien sûr, mais suffisamment pour que chacun y participe d'une certaine façon et réfrène de ce fait ses velléités de s'y opposer, parce qu'il s'opposerait alors aussi de quelque manière à lui-même. En se diffusant ainsi, tout en conservant une hiérarchie mais plus diluée, il se débarrasse, au moins en partie, de sa figuration à visée transcendante, de son incarnation, ce qui le rend aussi moins facile à attaquer parce que sa figure se floute. Ce qu'il perd en secret hiérarchiquement concentré, il le récupère avec une plus-value fonctionnelle significative par sa répartition, qui le rend difficile à cerner du fait de la multiplication de ses dispositifs de mise en œuvre, des individus qui y participent et des liens réciproques qui règlent le fonctionnement global des premiers, et à peu près infigurable pour les mêmes raisons. Pour autant encore une fois l'exercice des pouvoirs n'a pas disparu, il s'est même renforcé en se rendant plus invisible, et il n'est pas égalitaire même s'il est distribué. Alors pour se mettre un peu plus à l'abri de possibles contestations plus ou moins violentes, et pour augmenter encore un peu son efficacité, il a conservé, via la classe politique et l'appareil de l'état, une apparence de visibilité régaliennne. Mise en scène d'un leurre politique, qui conserve certes l'exercice des pouvoirs de coercition, police et armée – qui par ailleurs tendent de plus en plus à se confondre – mais qui n'exerce plus ces pouvoirs qu'en extrême limite et aux ordres d'un fonctionnalisme global trans-étatique qui a pour figures de proue, mais de façon largement opaque, la technologie et l'économie. L'exercice réel des pouvoirs, qui est mis en œuvre aujourd'hui par les entreprises technologiques mondialisées et par la financiarisation économique, se cache derrière la mise en scène de l'apparence régaliennne d'un exercice des pouvoirs politico-étatique. Apparence d'autant plus illusionnante que même les fonctions de coercition qui semblent lui être laissées comme emblèmes d'un exercice régalienn des pouvoirs dont de fait il a été dépossédé sont en cours de récupération par des dispositifs technologiques qui lui échappent, ce qui l'oblige à en faire délégation pratique aux entreprises exerçant effectivement les pouvoirs de gouvernement des populations. Il est significatif que face à une telle mutation de l'organisation de l'exercice des



▲ pouvoirs, qui conduit à son renforcement en étendue et en profondeur, et à son opacification globale par le fait même de sa diffusion, notre demande de transparence ne vise que le leurre qu'il nous propose, la classe politique et l'appareil de l'état. Car ce n'est bien qu'à eux que s'adressent nos demandes répétées de transparence, ce qui lève la contradiction apparente d'un exercice des pouvoirs qui s'entraverait lui-même en se privant du secret lui garantissant son efficacité. A contrario nos réclamations toujours plus pressantes adressées au corps politique de faire toute la transparence sur ses agissements ne font que le renforcer dans son rôle de leurre et renforcer toujours plus l'opacité opérationnelle de l'exercice effectif des pouvoirs effectifs qui se joue au niveau du fonctionnalisme technologique et des entreprises qui le mettent en œuvre et décident des modalités globales et locales de gouvernement de nos vies individuées. Ce que nous réclamons en toute occasion, et même avant que l'occasion ne se présente, au corps politique, n'est qu'un moyen de renforcer l'emprise de l'exercice effectif des pouvoirs qui se cache derrière cet épouvantail. Transparence illusoire qui vient renforcer l'opacité de cet exercice en le rendant un peu plus invisible. Pirouette ultime de ce dernier qui livre à la vindicte populaire ses vieilles dépouilles, opportunément mises en scène, pour mieux se déployer à l'abri du vacarme qu'elle provoque.

Si le montage de ce petit théâtre d'ombres pour le plus grand nombre permet de comprendre tout ce que l'exercice effectif des pouvoirs a à gagner dans la multiplication des demandes de transparence adressées au corps politique, et qui n'est pas rien quant à l'extension et à l'affermissement de son emprise, encore faut-il que personne ne renâcle au divertissement qui y est donné. Ce qui nécessite d'abord que le corps politique s'y prête d'assez bonne grâce, puis que la communication qui est en faite ne soit pas dénoncée comme une manœuvre illusionnante. Et on peut en effet s'étonner que face aux inévitables avanies qui frappent une classe politique acculée à une transparence qui lui interdit tout réel exercice des pouvoirs alors même qu'elle en exhibe les marques les plus visibles, les politiciens continuent à se battre pour accéder à ce qu'on continue improprement à nommer les responsabilités. Et comment il se fait que les médias, tout ce système qui à toute heure et en tout lieu s'occupe de fournir des nouvelles du monde entier, ne fassent pas leur miel de cette mascarade ? Les politiques se rendent bien compte qu'effectivement les entreprises de fonctionnalisation technologique du monde ne leur laissent qu'une faible part de l'exercice réel des pouvoirs. Ce n'est pas tout à fait nouveau. Depuis que cet exercice s'est défait de sa personnalisation régaliennne – un roi passé à l'échafaud – depuis donc qu'une classe politique l'a remplacé, elle n'a plus jamais eu autant d'emprise sur

contreparties, symboliques – l'ancien prestige régalienn découlant de sa transcendance supposée a longtemps rejailli sur la carrière politique, même si ce n'était que de façon seconde et donc limitée. Tout autant que matérielles – l'alliance de facto avec la sphère économique se scellant par l'accès à des bénéfices matériels de divers ordres venant récompenser, directement ou indirectement, une gouvernementalité appropriée, aussi bien s'agissant de telle intervention spécifique permettant de déroger au droit communément reconnu qu'au niveau de la culture de masse permettant de conformer au mieux des intérêts économiques les comportements individuels. Simplement avec l'émergence des technologies numériques, la classe politique se trouve n'avoir pour ainsi dire plus aucune utilité sur ces sujets, dépassée qu'elle est par les performances des leviers d'exercice des pouvoirs des entreprises qui les maîtrisent, aussi bien pour ce qui concerne les arrangements locaux avec la légalité reconnue que pour la fabrication, la diffusion et l'efficacité pratique d'une culture de masse permettant de conformer chacun au mieux de leurs intérêts. Il ne lui reste que l'usage, à la demande de ces entreprises et lorsqu'il n'y a pas d'autre solution à un problème local, des moyens de maintien de l'ordre, police et armée – tant et pour autant que ces moyens ne sont pas déjà plus ou moins délégués à des entités rattachées à ces entreprises du fait de la ou des technologies requises pour assurer optimalement cette fonction. L'injonction de transparence à laquelle elle doit de plus en plus se soumettre, et qu'elle ne peut complètement respecter si elle entend exercer le peu de pouvoirs qu'on lui a temporairement laissé, la prive par ailleurs du peu de contrepartie symbolique qu'elle avait hérité de l'incarnation régaliennne et que sa médiatisation toujours plus étendue a progressivement ruinée. Ne lui reste que les contreparties matérielles que l'économie numérisée continue à lui assurer en rémunération de sa gestion adaptée du maintien de l'ordre au sein des populations. Ce qui tout compte fait est bien moins qu'il y a peu, mais qui permet tout de même au personnel politique, en contrepartie des désagréments liés à l'injonction généralisée de transparence à laquelle il est obligé de se plier, d'exercer plus de pouvoirs que la moyenne des populations, même si c'est dans le strict cadre fixé par les intérêts du fonctionnalisme technologique, et d'en tirer aussi plus de bénéfices matériels. Contreparties globalement suffisamment alléchantes pour que se trouvent encore assez de candidats pour vouloir entrer dans la carrière et s'y faire une place par tous les moyens. A ce prix-là, nombreux ceux qui sont prêts à participer encore à la mascarade, quitte à s'y faire entarter, voire même quelquefois condamner pour avoir trop plongé les doigts dans les pots de confiture. La transparence à cette aune ils sont prêts à s'en accommoder, tout en essayant de s'y soustraire au mieux, et avec le risque de s'y retrouver un jour pris au collet.

Encore faut-il que personne ne renâcle au divertissement !

celui-là. Parce que cet exercice s'est distribué dans les populations, comme on l'a vu, pour s'étendre et s'approfondir, ce qui implique qu'une part en est inévitablement soustraite à qui incarne encore le gouvernement. Aussi parce que cette modification passe par une fonctionnalisation généralisée du social, qui a eu comme vecteur premier l'économie. Celle-ci, parce qu'elle fonctionne d'emblée selon des principes globalisés – argent, échanges, convertibilité des produits – est un puissant agent de fonctionnalisation qui n'a d'attaches qu'opportunistes avec les visions nationales, quand elles ne sont pas étroitement nationalistes, des différentes classes politiques. Qui de ce fait draine rapidement une part significative de l'exercice des pouvoirs parce qu'elle est le moyen le plus efficace de sa fonctionnalisation, soit de son extension. Le personnel politique a toujours su qu'il devait composer avec l'économie, voire se plier sans trop barguigner à ses diktats. Il y a toujours trouvé des

Les médias de leur côté participent à cette mascarade pour des raisons qui n'en sont pas très éloignées. La première illusion à dissiper concernant leurs modes de fonctionnement a trait à leur supposée indépendance. Un média, quel qu'il soit, requiert des fonds pour se créer, puis fonctionner. Des investissements, matériels et humains, qui l'intègrent nécessairement dans le circuit économique et le plie peu ou prou à ses règles et contraintes. La sphère médiatique, qui se donne complaisamment pour le quatrième pouvoir, est dans son principe même dépendante de la sphère économique. Dépendance qui se marque principalement de deux façons. D'abord diffuser la culture commune assurant un fonctionnement globalement cohérent avec les principes de la sphère économique. L'idéal étant bien entendu qu'elle y participe activement, mais sans que cela soit trop explicite, sinon elle y perd sa valeur de supposée indépendance, nécessaire pour la doter d'un minimum de pertinence persuasive

quant aux discours qu'elle tient et véhicule. Si elle se découvre trop comme instrument de propagande elle y perd en crédibilité, donc en audience, donc en efficacité persuasive. Il lui faut gérer son inévitable soumission à l'économie en ménageant les marques explicites de sa prétendue indépendance et les devoirs qu'elle doit à ce qui la fait vivre. On la voit donc mal aller à l'encontre du théâtre de l'exercice des pouvoirs monté par la fonctionnalisation technologique globale dont l'économie, et en particulier celle du numérique, est un des moyens les plus efficaces. D'autant moins que c'est l'économie du numérique qui maîtrise plus ou moins directement, par le biais de ses diverses applications et de l'algorithmique qui les structure, l'ensemble des flux d'information numériques qui constitue désormais la part la plus importante de la sphère médiatique. Ensuite faire de l'audience, parce que celle-ci génère de l'attention potentielle pour les publicités associées à la transmission des informations, et donc des revenus potentiels qui participent, même s'ils ne sont pas suffisants dans tous les cas, à l'installation dans la durée du média considéré. Tout média est aussi soumis à la loi du marché, qui l'oblige à faire de l'audience pour faire de l'argent. En sus du fait que cette audience lui est aussi nécessaire pour véhiculer efficacement la culture commune cohérente avec l'exercice effectif des pouvoirs. Or qu'est-ce qui fait plus d'audience qu'un bon scandale, bien sensationnel ? Et quoi de plus sensationnel et propre à attirer le consommateur médiatique que les défauts de transparence d'une classe politique endossant les atours explicites de l'exercice des pouvoirs ? Rien n'aimante plus les foules que le malheur d'autrui, surtout si celui-ci exhibe les marques de l'exercice des pouvoirs. Parce que rien n'est plus propre à satisfaire à peu de frais ses ressentiments. Et on l'a vu, de ce point de vue l'injonction de transparence demandée à la classe politique en fait un bouc émissaire de choix. Comment les médias n'en feraient-ils pas leurs choux gras, même s'il ne s'agit très largement que d'une mise en scène ? Le plus grand nombre n'attend que ça pour se venger facilement de ne pas exercer une part suffisante des pouvoirs tout en exerçant assez pour s'en rendre complice. Pour éventuellement en exercer un peu plus, au moins par l'application de la loi contre ceux-là mêmes qui prétendent la promulguer. Tout ça ne faisant finalement que renforcer la gouvernementalité globale imposée par le fonctionnalisme technologique dont dépend la sphère médiatique. Mieux, en donnant l'impression de s'attaquer au pouvoir en exigeant la transparence de ceux supposés l'exercer, les médias se donnent un vernis d'indépendance qui masque publiquement leur dépendance. Au final ils ont tout à gagner à relayer le plus largement possible la demande de transparence faite à la classe politique : ils jouent le rôle de conformation culturelle qu'attend d'eux le fonctionnalisme technologique en soutenant l'illusion que c'est bien la classe politique qui exerce les pouvoirs, ils font de l'audience en fournissant au ressentiment du plus grand nombre un exutoire idéal, ils donnent ainsi l'impression assez convaincante de leur indépendance, d'effectivement incarner ce supposé quatrième pouvoir.

On voit donc que cette transparence, réclamée à toute force au nom de la moralisation de nos sociétés, tout particulièrement de ses pratiques de gouvernement, est tout sauf transparente. Qu'elle n'est guère qu'un leurre qui permet de renforcer l'emprise globale du fonctionnalisme technologique sur l'exercice global des pouvoirs. Mais les effets de leurre de cette demande ne se bornent pas à ceux qu'on vient d'énumérer. Parce que si elle s'applique prioritairement à la classe politique, elle en déborde de plus en plus, d'abord vers l'ensemble des formes d'exercice des pouvoirs, ensuite vers le monde globalement considéré comme système fonctionnel. Application poussée à son terme du principe même de la transparence, comme on l'a noté plus haut. La classe politique n'est visée par la demande de transparence qu'à titre préliminaire et exploratoire, avant que celle-ci ne s'attaque à la totalité du monde comme outil de sa soumission au fonctionnalisme technologique. L'exercice des pouvoirs, on l'a déjà noté, même s'il joue encore la mascarade de son incarnation régaliennne par la classe politique pour optimiser l'efficacité de ses opérations, s'est diffusé dans les

populations pour y assurer son emprise générale, à la fois locale et globale. A ce titre chacun, plus ou moins, y participe. Donc chacun, excepté bien entendu – mais peut-être seulement pour un temps limité – ceux qui décident hors de toute transparence de la gouvernamentalité fonctionnaliste technologique qui envahit le monde, est susceptible de devoir se plier, à un moment ou à un autre, à l'injonction de transparence pour l'instant limitée à la classe politique. Parce qu'il exerce un ensemble de pouvoirs qui lui sont fonctionnellement alloués et que l'ensemble de la population sera en position, au nom de la transparence et de la supposée moralité qui s'y rattache, de lui en demander compte. Le ressentiment que nous exprimons par notre demande actuelle de transparence à ceux qui en exhibent le plus explicitement les marques de l'exercice des pouvoirs est destiné à se retourner contre chacun en tant qu'il participe aussi à cet exercice.

Mais au-delà de l'exercice des pouvoirs, qui ne constitue que le point d'application initial de son injonction, la transparence vise le monde dans sa totalité, avec pour but de le réduire à un système fonctionnel sans reste, intégralement déterminé, prévisible et reproductible. But ultime de la fonctionnalisation technologique qui s'exprime dans une volonté de transparence tous azimuts. Qui a pour autre nom, d'un usage lui aussi de plus en plus courant, sécurité. La transparence assure la sécurisation de tout ce qui se soumet à elle puisque tout y est destiné à devenir intégralement visible, que rien ne peut plus s'y cacher qui puisse causer surprise, surtout si elle est mauvaise. La sécurité rend transparent tout ce à quoi elle s'applique puisqu'en ont été éliminés, parce que mis a priori au clair, tous les risques. Et la sécurité est le moyen imparable par lequel la transparence va s'imposer, globalement et localement, à chacun, de surcroît avec son accord, voire même pour répondre à sa demande. Car si la demande de transparence reste pour l'instant encore sectorisée, la demande de sécurité est par contre déjà généralisée. Qui donc irait s'opposer à la sécurisation de son existence alors même qu'on lui propose les moyens de l'assurer ? Pour assurer notre sécurité il faut surveiller, le monde, les autres, nous-mêmes aussi puisque nous sommes toujours l'autre de quelqu'un, pour que tout y devienne et y reste transparent, fonctionnel et prévisible. Et la technologie sait déjà le faire, le fait d'ailleurs déjà. Cette recherche forcenée de sécurité aboutit à ce que nous en venions à refuser tout hasard dans le cours du monde, à ce que pour chaque événement qui y survient on doive trouver ses causes et les responsabilités qu'elles impliquent afin de les corriger au plus vite et définitivement. Fantasme ultime d'un monde intégralement livré au fonctionnalisme, que la science elle-même a démontré impossible et dont elle s'est délivrée après y avoir cru et y avoir fait croire depuis qu'elle a commencé à se formaliser, mais que nous continuons cependant à poursuivre technologiquement parce que nous voulons des existences complètement sécurisées, parce que nous ne pouvons globalement pas nous débarrasser de l'illusion d'une science faisant rendre gorge au réel. Alors, pour y parvenir, nous avons mis et continuons à mettre de plus en plus de technologie partout. Pour prévenir les risques, pour les corriger a posteriori parce que le réel est toujours en avance d'un survenir singulier sur toute formalisation réaliste. Le monde se remplit ainsi sans cesse et sans limite de dispositifs technologiques qui le surveillent et le fonctionnalisent en boucle pour l'empêcher de céder aux réels. La vie individualisée présentant elle-même des risques, en étant même un, majeur, puisqu'on finit par en mourir, faisant de plus partie du monde bien que l'illusion de la souveraineté subjective nous fasse croire qu'il est objectivement en face de nous et destiné à l'exercice de nos pouvoirs, elle n'échappe pas à cette emprise, globale et locale, du fonctionnalisme technologique. Et si notre demande de sécurité vise explicitement ce que nous appelons notre environnement et aussi notre santé, elle vise inévitablement, bien que le plus souvent implicitement, chacun de nous comme partie de cet environnement et comme sujet sanitaire individualisé. A travers elle nous nous soumettons à ses dispositifs de surveillance technologique et à la transparence à laquelle ils nous obligent. De façon volontaire et même volontariste pour tout ce qui concerne la san-

té, ce qui explique l'explosion de la médicalisation des existences et de la surveillance de masse qui s'y rapporte. Sans même nous en rendre compte dans bon nombre de cas, parce que ces dispositifs nous simplifient certaines contraintes qu'ils nous imposent structurellement par ailleurs, ou nous en divertissent, tout en collectant d'innombrables quantités de données personnelles nous concernant et permettant à la fois de nous surveiller et de nous conformer en retour à certaines pratiques. Nous fonctionnalisant donc, nous rendant transparents, réduits à un fonctionnalisme procédural à boucles de rétroaction. Qu'on pense aux smartphones, qui certes nous donnent accès à une foule d'informations et de divertissements en temps réel, mais qui nous imposent d'un autre côté d'être joignables en permanence pour répondre aux nécessités fonctionnelles de notre position sociale, et qui enfin sont les moyens, via nos demandes d'accès, les plateformes que nous utilisons et les réseaux sociaux auxquels

plus performante, parce que la soumission à ce fonctionnalisme y est plus diffuse, plus distribuée, plus participative, à l'image de l'exercice réel des pouvoirs qui lui est associé. Les gouvernements autoritaires, même s'ils peuvent obtenir plus de transparence à court terme, sont trop visibles pour ne pas être eux aussi obligés de s'y plier assez rapidement et d'y succomber. Au bout du compte c'est toujours le fonctionnalisme technologique qui ramasse la mise. Même l'économie qui en profite en est dépendante, parce qu'elle n'en maîtrise pas, au sens le plus direct, les codes, ceux de son algorithmique, d'autant moins que l'intelligence artificielle est en train d'y devenir prépondérante et d'échapper pour le coup à toute maîtrise humaine. Alors, tous voués à devenir, à plus ou moins brève échéance, transparents ? D'autant que nous le sommes déjà au moins en partie, par le seul fait que nous prenons soin de notre santé et que nous utilisons, même si ce n'est que de façon limitée, le web.

Il s'agit de s'obscurcir, de s'opacifier.

nous participons, de siphonner une quantité sans cesse croissante de données personnelles qui sont ensuite utilisées pour surveiller, orienter et si nécessaire corriger nos comportements. Comportement d'achats d'abord, mais aussi comportements politiques, culturels, sanitaires, opinions diverses, avis. Il n'est pas surprenant de retrouver derrière ces dispositifs technologiques multiples et toujours plus nombreux les mêmes entreprises de l'économie numérique qui ont confisqué la plus grande part de l'exercice des pouvoirs aux classes politiques. Parce que l'exercice des pouvoirs se fait désormais par ces dispositifs. Et que la fonctionnalisation procédurale des existences qui y est visée est structurellement équivalente à la procéduralité algorithmique qui en règle le fonctionnement. Après tout c'est là le moyen d'exploiter, via les demandes jumelles de sécurité et de transparence, la dernière matière première qui ne l'ait pas encore été et qui pour l'instant ne présente pas de risque de pénurie : nos données personnelles. On ne va pas laisser passer une si belle occasion ! Exploitation commerciale bien sûr, il faut bien que l'économie continue à fonctionner. Mais exploitation sanitaire et politique aussi, culturelle globalement, parce qu'il s'agit in fine de conformer au mieux chacun au fonctionnalisme généralisé d'un monde enfin intégralement réduit à l'emprise de la technologie. Ce qui se voit explicitement dans les pays soumis aujourd'hui à des gouvernements de type autoritaire, où la technologie s'allie à un exercice des pouvoirs centralisé pour mettre en place une surveillance et une coercition généralisée des populations. Trop explicitement, ce qui voue ces gouvernements à disparaître, parce que leurs méthodes sont finalement trop coûteuses et que la technologie seule parvient aux mêmes résultats de façon plus durable et plus efficace en se diffusant dans les populations, au plus près de chacun en même temps que l'exercice des pouvoirs. Les soumissions les plus efficaces sont celles que ne remarquent pas, ou peu, ceux sur qui elles pèsent. Et c'est bien ce que parvient à faire la conjonction de la distribution de l'exercice des pouvoirs et de l'emprise technologique, via des dispositifs communs, sous couvert de transparence et de sécurité.

La transparence manquant finalement systématiquement à elle-même, ne cessant de se parjurer sous des dehors de virginité moralisante. Qui sous couvert de lever des secrets toujours a priori condamnables nous voue, en masse à une visibilité totale et permanente, à un panoptisme qui assure l'emprise du fonctionnalisme technologique sur nos existences. Et il importe finalement assez peu que cette emprise passe par le biais d'une gouvernamentalité étatique autoritaire ou par celui des quelques entreprises transnationales qui font l'économie numérique. Ce n'est que question de circonstances locales et d'efficacité. De ce dernier point de vue l'économie numérique sera toujours

Tout nous y pousse, y compris nous-mêmes, parce que nous y trouvons une facilité d'usage et une promesse de sécurité qui flattent à la fois notre paresse et notre désir de confort à tout prix. Si on est un tant soit peu lucide, il faut bien admettre que globalement nous sombrons dans une transparence généralisée de nos existences. Mais direz-vous, si effectivement les pratiques de cette transparence ne cessent de déroger à ses discours, pourquoi ne pas le dénoncer, dévoiler le pot aux roses ? Ça se fait déjà, ici donc, ailleurs aussi. Sans grand effet. Serait-ce qu'il y aurait là une censure, peut-être pas directe, mais subtile, insidieuse, les canaux de transmission des informations étant de fait plus ou moins directement aux mains des entreprises du numérique, qui masqueraient ainsi structurellement ce qui pourrait se dire ou s'écrire contre leur emprise ? Même pas. Nul besoin de censure spécifique, même si les moteurs de recherche sont loin d'être transparents dans leurs procédures de priorisation des réponses qu'ils délivrent et qu'ils favorisent toujours à la fois ce qui est susceptible de faire de l'audience et ce qui véhicule la culture fonctionnaliste commune. Simplement il y a un tel volume d'informations qui transitent par les médias que tout s'y mélange et y perd peu à peu de sa spécificité, et si c'est vraiment nécessaire ils savent y noyer le poisson qu'il ne faut pas trop voir. Et puis renvoyer à la figure du plus grand nombre la complaisance qu'il manifeste, par médiocrité, par facilité, à son propre asservissement, c'est manquer au principes de base de sa satisfaction : le confort au plus faible coût matériel et intellectuel et un bouc émissaire à condamner lorsqu'on considère ne pas en avoir assez. Sa première réaction est inévitablement de rejet, de refus. Il faut bien s'y résigner : ce n'est pas en dévoilant les arrières-cours obscures de la transparence qu'on va lui donner envie d'aller y jeter un œil et éventuellement de s'en défaire. La transparence est là, bien là, toujours plus insinuante, efficace, et elle n'est pas près de céder la place même si on tente d'en dévoiler la mascarade.

Ce n'est pourtant pas une raison pour se laisser soumettre à ses injonctions sans rien faire. Individuellement, singulièrement. Puisqu'on ne peut guère compter sur plus. Et que la singularité est encore la voie la plus efficace pour faire écart au fonctionnalisme qu'elle nous impose de plus en plus. Il s'agit donc de s'obscurcir, de s'opacifier, mais de façon suffisamment subtile, singulière, pour ne pas lui servir trop vite de cible. Petit précis d'opacité donc. Et sans doute le mieux est-il là de reprendre une par une les situations d'exercice des pouvoirs auxquelles la transparence donne lieu pour estimer de quelles manières il serait possible d'y échapper. Pas le programme d'un grand soir qui ne viendra jamais, mais une sorte de manuel de survie en zone de combat, parce qu'après tout c'est bien d'un combat, long, difficile, jamais terminé, dont il s'agit ici. En préalable à toute chose il faut

lucidement admettre les conditions spécifiques de ce combat, qui rendent inopérante toute opposition frontale. On n'a jamais raison contre la multitude et on n'échappe jamais tout à fait à l'emprise déjà opératoire du fonctionnalisme technologique. Et puisque la transparence est finalement affaire de leurre, c'est avec les leures qu'il faudra jouer pour essayer d'y échapper. Elle en use pour nous illusionner par ses injonctions manifestes sur ses buts effectifs, avec pour visée ultime de simuler le monde, dont nos existences, une fois réalisé son fantasme panoptique. Il faudra donc faire illusion et simuler singulièrement pour retrouver un peu d'opacité. D'abord donc se défaire au mieux des habitudes numériques nombreuses, variées, qu'elle ne cesse de nous proposer sous couvert de facilitation de l'existence ou de divertissement. Laisser tomber les réseaux sociaux, les achats en ligne, les consultations internet à tout propos, les blogs et chats divers et variés, les vidéos en ligne et les podcasts, les actes dématérialisés, la géolocalisation qui indique le chemin le plus court ou les centres d'intérêt à proximité. Parce qu'à chaque fois, en y laissant à notre insu des données personnelles, nous y devenons un peu plus transparents, un peu plus visibles pour les entreprises du numériques. Qui traitent en masse toutes les données qu'elles récoltent, en usent en premier lieu pour renforcer leur emprise gouvernementale sur l'ensemble des populations, puis les revendent, au niveau de détail requis à qui – entreprise, institution, état – est susceptible d'en tirer un profit sectoriel et ciblé. Mais l'envahissement numérique, et avec lui la fonctionnalisation du monde et de nos existences, sont déjà là, en marche. On ne peut donc s'en défaire tout à fait, d'autant moins que nous aurons de moins en moins la possibilité de ne pas en user. Alors il faut tricher. La manière la plus radicale de le faire est de pirater les dispositifs mêmes dont use la transparence numérique. Aller modifier ses codes algorithmiques, les détourner, aller piller ses banques de données ou les falsifier. Efficacité globale immédiate, mais accessible à très peu d'individus, ceux qui ont les connaissances algorithmiques suffisantes pour leurrer ces dispositifs et leur haut niveau d'interconnexion qui les dote de moyens de surveillance de leurs propres fonctionnements par redondance. Les entreprises du numérique et les états qui pour eux maintiennent l'ordre, y compris numérique, traquent ces individus très singuliers, pour les neutraliser, ou mieux encore pour les faire travailler au renforcement de la sécurité de ces dispositifs. Et s'il ne faut pas refuser ce moyen-là de faire pièce à la transparence, pour autant il est toujours dangereux de déléguer un combat qui doit être individuel à un autre, dont on ne connaît finalement jamais les motivations exactes. Le combat à mener est singulier et si on ressent le besoin de le mener il faut s'y mettre soi-même, avec ses propres moyens. Ce qui implique que lorsqu'on est obligé de s'interfacer avec ces dispositifs

il faut leur mentir autant que possible, leur fournir des données fausses, incohérentes, qui interdisent à la transparence de s'élaborer, si possible sans qu'elle s'en rende compte. C'est-à-dire utiliser la stratégie du miroir, qui renvoie une image cohérente et conforme à ce qui est attendu, mais qui est tout sauf transparent, qui fait écran et rend intégralement opaque ce qui se trouve derrière lui. Stratégie de leurre qui n'est pas facile à mettre en œuvre, parce qu'il faut d'abord savoir où et comment sont prélevées les données, puis avoir les moyens de les falsifier sans se faire immédiatement repérer, ce qui n'est pas toujours possible. Mais il faut s'appliquer à le faire, parce que même si nous ne pouvons jamais opacifier de cette façon toutes nos données personnelles, le peu que nous parvenons à manipuler fait déjà défaut de transparence. Et modifier le plus aléatoirement possible, aussi bien concernant les contenus que la fréquence, ces falsifications, pour dérouter au mieux les inévitables opérations de mise au clair que la transparence met en œuvre pour éliminer toute opacité. C'est donc bien un combat sans cesse recommencé, parce que sans cesse la transparence travaille à supprimer tout reste d'obscurité, de singularité. Mais c'est le combat fondamental à mener parce qu'il a lieu au niveau de chaque individu.

Ce qu'individuellement on peut faire de plus n'est finalement que la conséquence de ce que le dévoilement de la transparence donne à voir de ses menées si on ne s'en détourne pas par paresse et pour préserver son confort matériel et intellectuel. Plus un ensemble d'attitudes face à ses leures culturels que des armes pour la combattre, si ce n'est éventuellement par le questionnement qu'elles peuvent provoquer chez ceux qui nous entourent. Attitude d'extrême retrait et d'extrême prudence vis-à-vis des médias d'abord, de la représentation, au sens à la fois de vicariance et de spectacle, qu'elle donne de ce qu'elle appelle encore des événements alors qu'elle les a d'abord passés au crible de la convenance culturelle commune. Représentation qu'elle prétend toujours être une présentation objective mais qui est toujours déjà une opinion, et qui convient au fonctionnalisme technologique global auquel elle participe. Non pas qu'il faille chercher dans les médias le supposé Graal de la vérité des faits, auquel ils font appel pour masquer leur inévitable parti pris – la vérité, qui plus est médiatique, n'étant jamais que la croyance adoptée par le plus grand nombre. Et ce d'autant plus que les médias, via internet, sont dorénavant le déversoir de tout ce qui prétend, de près ou de loin et souvent contre toute évidence, à la vérité. Il s'agit de bien garder en tête qu'on n'y trouve que des opinions, toujours plus ou moins conformes au fonctionnalisme à quoi elles collaborent d'une façon ou d'une autre en tant que relevant de la sphère médiatique. De les prendre pour telles, de tenter d'y faire ressortir les parti-pris et

surtout de ne pas y réagir impulsivement, dans quelque sens que ce soit. Parce que c'est aussi une des fonctions de ce déferlement de supposées informations de nous faire fonctionner globalement à l'émotion, pour nous priver du recul nécessaire à un minimum de lucidité. De ne pas s'y laisser prendre donc. Même attitude de retrait et de prudence extrême vis-à-vis de la classe politique, de quelque bord qu'elle soit, de la façon dont elle met en scène son exercice, prétendu régalien, des pouvoirs et de la part effective, réduite, qui reste encore, pour l'instant, à sa main. A la fois pour ne pas se laisser prendre à ses promesses, qu'elle ne peut jamais tenir puisqu'elles n'ont pour fonction que de faire divertir au regard de l'exercice effectif des pouvoirs qui se trame ailleurs, et pour ne pas se laisser prendre non plus à ce divertissement. La seule chose qu'on pourrait encore attendre d'elle serait qu'elle expose le plus clairement possible son rôle effectif de factotum du fonctionnalisme technologique et qu'elle montre que c'est lui qui exerce désormais la plus grande part des pouvoirs, avec les conséquences que ça implique. Mais il est vrai que si elle se décidait à le faire et donc à perdre les avantages qu'elle continue à tirer du rôle complaisant qu'elle y joue, personne ne voudrait l'entendre, parce que ce serait aussi remettre en cause la part de cet exercice que chacun, peu ou prou, opère. Dernier point, le plus difficile peut-être à tenir, se garder du ressentiment sous toutes ses formes, celui qui veut de la transparence, qui cherche à toute force des responsabilités et des responsables, qui entend condamner, surtout au nom de la commune moralité. Ne pas hurler avec les loups, ne pas hurler tout seul non plus. Parce qu'hurler n'est pas compatible avec le combat à mener, hurler est une pose par laquelle on se justifie de ne pas engager le combat. Et de plus hurler c'est encore se rendre visible là où il faut devenir opaque. Là encore il faut se souvenir que tout exercice de pouvoir n'est effectif que s'il comporte et préserve une part de secret. Que tout groupe n'a de cohérence que par l'organisation d'un système interne d'exercice des pouvoirs, qui tend toujours à en expulser le plus complètement possible les singularités – d'ailleurs il ne se constitue que par l'expulsion violente et arbitraire de certaines singularités. Que de ce fait aucun groupe, quelque forme qu'il adopte, n'est transparent, sauf à éclater et disparaître. Ce qui n'implique pas qu'il faille laisser toute latitude à l'exercice des pouvoirs. Mais qu'au lieu de réclamer de la transparence à tout propos il faut combattre pratiquement les dispositifs dont il use pour s'imposer là où ils opèrent réellement en se rendant soi-même opaque et accepter les conséquences éventuellement désagréables d'un tel combat en termes de paresse et de confort. Réclamer c'est déjà se soumettre. ■

PAR RENAN GICQUEL



LE P'TIT CANARD
Une gazette de la pensée et du langage

N°10

Directeur de la rédaction et de la publication
Christophe GICQUEL

Éditeur - Le p'tit canard
FR -74200 Thonon-Les-Bains
contact@leptitcanard.fr

Rédaction : BLOOM, Delisle Tiboulen ou Marx TEIRRIET
Arts graphiques : Corinne GICQUEL
Photos : BLOOM ou Renan GICQUEL

Conception graphique : Christophe GICQUEL

Le p'tit canard est un semestriel dont les exemplaires sont distribués gratuitement et ne peuvent donc pas être vendus

150 exemplaires de ce numéro ont été imprimés
Dépot légal à parution - © Octobre 2020 - Tous droits réservés

ISSN 2103-3676

www.leptitcanard.fr

Vous souhaitez être informé·e
des prochaines parutions : écrivez-nous !



  christophe.gicquel.auteur